

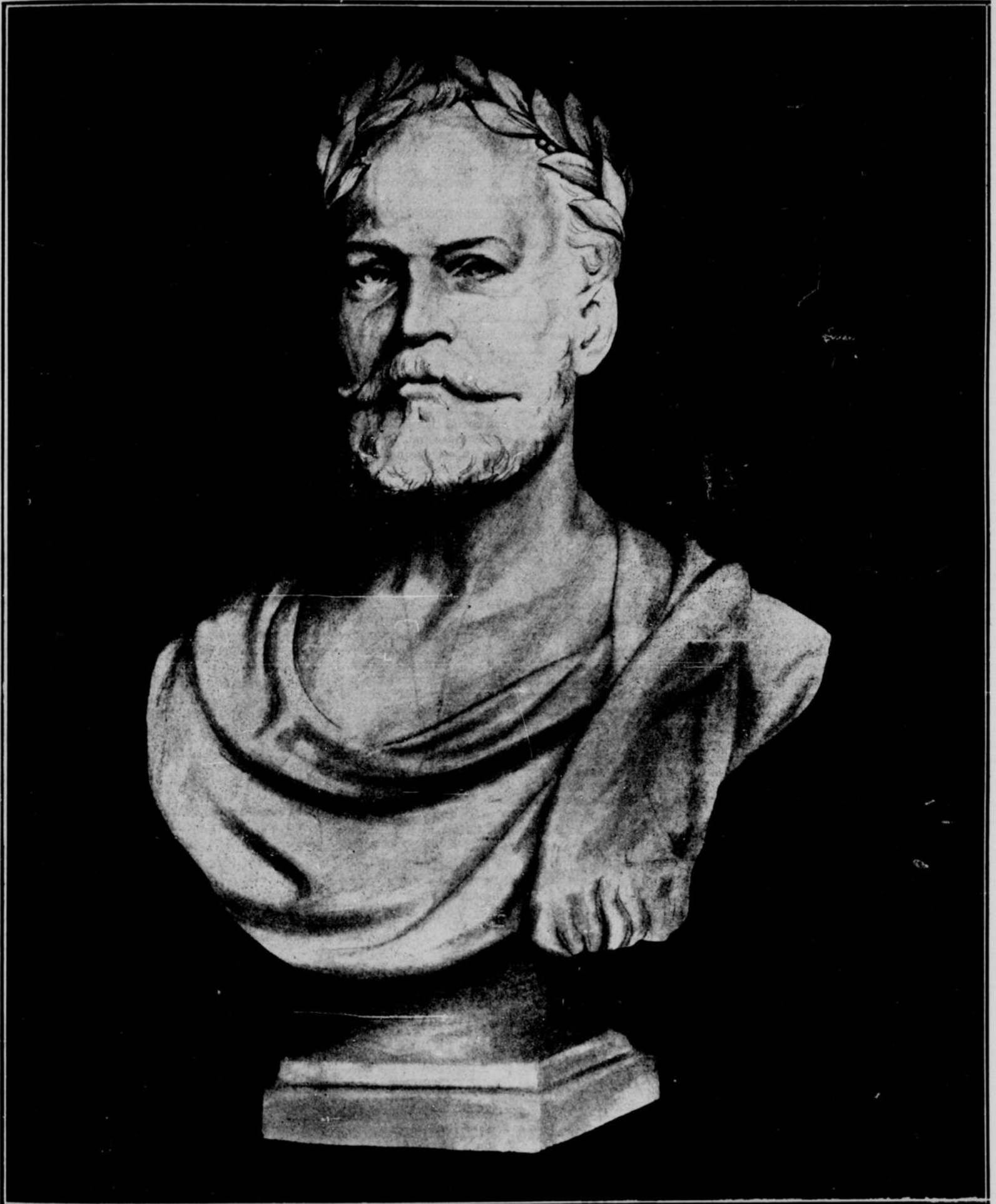
LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 28

MONTREAL, 8 NOVEMBRE 1902

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE BUSTE DE M. LOUIS FRECHETTE
COURONNÉ PAR "L'ALBUM UNIVERSEL"

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTRE POÈTE NATIONAL

Dans quelques jours (16 novembre), Monsieur Louis Fréchette aura atteint sa 63ème année d'âge en même temps que le cinquantenaire de sa vocation poétique, clairement dessinée chez lui dès 1852, alors qu'il n'avait que 13 ans. L'"Album Universel" croit être l'interprète autorisé du sentiment public à Montréal en donnant officiellement au lauréat de l'Académie Française, à l'occasion de ce double anniversaire, ce titre de Poète National que la voix populaire lui a décerné depuis longtemps, sans toutefois le faire enregistrer dans l'Histoire. C'est dans notre pensée un hommage rendu aux lettres canadiennes en même temps qu'à l'homme qui en est la plus haute personnification.

Le public aimera sans doute en ce jour remarquable dans la vie du Maître évoquer ses traits physiques. C'est pour lui en faciliter le moyen que nous donnons, à la page 664, ce groupe de portraits constitué il y a quelques années par la maison Quéry, groupe dans lequel figure le buste du poète, sculpté par Hébert. C'est ce buste même que nous reproduisons plus en grand au frontispice de notre numéro de ce jour, après avoir pris la liberté, comme consécration sculpturale du titre décerné à Monsieur Fréchette, de le couronner nous-mêmes des lauriers de l'apothéose.

UNE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE

La question d'une bibliothèque publique a passablement occupé l'attention publique, en ces derniers temps. Pendant que toutes les cités de quelque importance ont leur Temple de lecture, Montréal en est encore à devoir se contenter de l'Institut Fraser. Nos illustrations des pages centrales feront voir en quoi consiste cette bibliothèque publique, comparée à la magnifique bibliothèque de Boston, et sur quel site à Montréal pour l'érection de ce monument le choix semble s'être arrêté.

L'importance d'une grande bibliothèque ne se discute même pas. Si tant est qu'on reconnaisse l'utilité, la nécessité de faciliter au peuple les moyens de se nourrir intellectuellement, l'érection d'une bibliothèque va de soi.

Le "timeo hominem" a reçu la consécration des siècles. Mais, pour arriver à mettre le vieil adage latin en pratique, encore faut-il pouvoir BIEN lire. Et, vu la diversité des intelligences comme des dispositions humaines, pour BIEN lire, il faut avoir un choix judicieux d'auteurs, comme un local convenable sous tous rapports.

MADAME LAURE CONAN

Madame Laure Conan, qui vient encore d'enrichir la bibliothèque canadienne d'un magnifique volume illustré de 250 pages : "L'Oublié", nous a fait l'honneur d'une visite, la semaine dernière.

Les lecteurs de l'"Album Universel" auront prochainement l'occasion de juger des beautés de ce nouveau roman canadien.

CUIQUE SUUM

Deux des photographies publiées dans le tableau des concurrents primés de notre concours photographique, dans notre dernier numéro, ont été par inadvertance attribuées à la maison Laprés et Lavergne, lorsque c'est de l'atelier Richard (rue Sainte-Catherine, numéro 1618) qu'elles sortaient. Nous nous faisons un devoir consciencieux de rétablir cette injustice bien involontaire de notre chef.

PRIEZ, PRIEZ POUR EUX !

(Pour "l'Album Universel")

Sous les Baisers glacés du cruel Aquillon,
Les Feuilles de nos Bois, les Fleurs de nos Par-
[terres

Jonchent partout le Sol, et Colline et Vallon.
Dans le Belfroi du Temps trois Cloches séculaires
Que nos premiers Parents, chassés du Paradis,
Baptisèrent jadis de trois Noms légendaires :
"Présent, Passé, Futur", pleurent en tous Pays,
Et lançant aux Echos ce Glas qui trouble l'Âme
Du Juste, du pêcheur, du Sage, de l'Infâme :
"Novembre ! Mois des Morts ! Priez, Priez pour
[Eux ! ! !"

AUGUSTE CHARBONNIER.

NOTRE CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE

Nous avons commencé la distribution des prix de notre concours photographique.

Prière aux gagnants de la campagne de communiquer.

LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

10e CAUSERIE

Comment et quoi poser ? Quelqu'un de vous a dû se demander déjà, comment se fait-il que ce portrait ne soit pas plus joli, et vous en avez cherché en vain la raison ; la voici : vous avez imité ceux qui posent tout, sans étudier le sujet pas plus que l'endroit où se placer afin de tirer profit des meilleurs points. Il y a aussi une infinité de choses qui frappent la vue et qui, réduites à un petit format, ne disent plus rien, parce que l'encadrement n'est pas là, et aussi, l'immense rapetissement de l'ensemble a détruit l'effet. En plaçant l'appareil, on a pu aussi négliger un petit détail qui aurait apporté tout le relief désiré, comme un angle, un chemin tournant, ou une figure animée reproduite sous un mauvais jour.

Sur d'autres photographies on remarque aussi un horizon qui se sauve du sommet de la plaque, sur un bout, ou quelque autre chose de travers ; plus que ça même, les points les plus saillants, les objets les plus en vue d'un côté, de l'autre, rien.

Il y a des remèdes à tous ces maux-là ; voyons-en quelques-uns : 1o Etudier le sujet de différents points avant de poser ; il vaut mieux remporter des plaques chez soi que de reproduire un sujet aride ; 2o Tâcher que les détails les plus saillants soient en accord avec l'ensemble, quant à les placer sur la photographie ; 3o Si d'un côté se trouve une bâtisse haute ou un arbre et plus, on peut harmoniser en faisant profit d'un simple nuage même, sans quoi il y aurait sûrement quelque chose qui paraîtrait ne pas être à sa place.

Je sais qu'il est impossible de déplacer la nature, mais l'appareil, lui, s'y prête si bien, et puis, il y a les bascules comme auxiliaires.

Anastignats : Objectifs dont le mode de construction permet d'embrasser le plus grand angle avec le plus grand diaphragme, comme les Goerz.

Anti-halo (Non-halation) : Plaque garnie doublement de Gélatine-Bromure, afin que l'épaisseur et l'opacité de cette couche soit comme une barrière empêchant la lumière de pénétrer jusqu'au verre, sans quoi les endroits où celle-ci serait trop vive empièteraient sur le reste, telle une ouverture dans un appartement.

CHOSÉS ET AUTRES

Depuis que la peste s'est répandue un peu partout, la guerre a été déclarée contre les rats, accusés d'être les propagateurs de la terrible maladie.

A Copenhague, s'est fondé un "Comité pour l'extermination rationnelle des rats". Ce comité a pris sa tâche au sérieux et fait une première exposition internationale de ratières et autres engins de destruction. De plus, grâce à ses souscripteurs, il a distribué des primes aux tueurs de rats. Plus de cent mille de ces animaux ont été tués en quelques semaines à Copenhague, où le comité distribue

23 de sou par victime. En Suède, il en va de même. Enfin, le comité danois est en instance pour obtenir des mesures internationales contre l'ennemi commun, et a déjà recueilli des adhésions.

Vous verrez qu'un congrès international pour la destruction des rats réussira mieux que la conférence de la Haye.

NEIGES D'ANTAN

La maison dort non loin du quai bordé de mâts,
Son étroite façade aux fenêtres gothiques
Découpe, sur un ciel tout chargé de frimas,
Les gradins dentelés de son pignon de briques.

Le logis est bien clos. Dans l'ombre du parloir,
Deux vieillards, deux époux, sont assis devant
l'âtre ;

Et, perdus à demi dans un doux nonchaloir,
Ils rêvent aux lucers de la braise bleuâtre.

Autour d'eux est rangé l'antique mobilier :
Rideaux fanés, miroirs ternis, dressoirs de chêne.
Dans cet encadrement sévère et familier,
Leur vieillesse apparaît lumineuse et sereine.

Le vent souffle, la neige au murmure léger
Palpite comme une aile à la vitre sonore...
Les époux, en voyant les flocons voltiger,
Sentent dans leur mémoire un souvenir éclore ;

Un souvenir d'amour et de jeunesse en fleur...
"Femme, dit le vieillard avec un clair sourire,
Ainsi neigeait le ciel quand je t'ouvris mon
[coeur..."

Et l'épouse, levant son front ridé, soupire :

"Je m'en souviens toujours... Je revois le chemin ;
Je crois entendre encor siffler parmi les branches
La bise de janvier qui bleussait ta main
E sur tes cheveux noirs semait des taches blan-
[ches.

— Moi, je te vois encor glisser sur le verglas.
Rude était le sentier du bourg jusqu'à la ferme ;
Déjà tu semblais lasse, et je t'offris mon bras ;
Mais mon cœur tremblait fort, si mon bras était
[ferme !

"Serrés l'un contre l'autre, émus, silencieux,
Nous marchions ; j'admirais, au travers de la neige,
La rougeur de ta joue et l'azur de tes yeux,
Et je songeais tout bas : Par où commence-
[rais-je ?

— Moi, je pensais : Voyons s'il me devinera...
Et je baissais mon front pour t'empêcher d'y lire.
Pourtant, lorsqu'à nos yeux la ferme se montra,
Nous nous étions compris sans presque rien nous
[dire."

Et le vieillard sourit de nouveau : "Nos amours
Ont vécu cinquante ans ; les printemps dans leur
[gloire

Et les étés féconds sont passés, et toujours
Ce souvenir d'hiver chante dans ma mémoire.

— O cher homme, sur nous la vieillesse a négligé,
L'âge nous a blanchis, comme autrefois le givre.
Mais la robuste fleur de l'amour partagé
Embaume les instants qui nous restent à vivre.

"Nous marcherons tous deux jusqu'au bout de
[chemin,

Et quand nous atteindrons la route solennelle,
Puissons-nous côte à côte, et la main dans
[main,

Descendre ensemble encor dans la vie éternelle !

L'aube heureuse des jours anciens semble flotter
Sur les deux vieux époux replongés dans leur rêve
Perçant la nue épaisse et comme pour fêter
Leurs noces d'or, un pâle et doux soleil se lève.

Un pâle et doux soleil argente leurs cheveux,
Et le vent qui s'engouffre au fond des cheminées
Le rude vent d'hiver, s'attendrissant pour eux,
Murmure les chansons de leurs jeunes années.

ANDRE THEURIET.

TOUS LES AVANTAGES.

Il est bon et facile à prendre, il soulage instantanément et guérit radicalement. Le BAUME RHUMAL ne coûte que 25c la bouteille.

Petite Revue Illustrée

PAR LE RÊVEUR

C'est à faire rêver, ce mystère qui entoure la démission de l'Hon. M. Tarte, et c'est à passer en revue ce que j'en ai rêvé.



La lettre de Sir Wilfrid Laurier, dira-t-on, peut-être, exclut tout mystère.

Pas tant que ça, s'il est vrai que le renvoi de M. Tarte avait été décidé depuis plusieurs mois ; soit bien avant qu'il commençât sa campagne en faveur d'un surélévation du tarif. Or, voici ce que les esprits de la nuit m'ont révélé à cet égard :

Au commencement des temps, c'est-à-dire au lendemain des élections de 1896, et toujours depuis jusqu'en 1900, le véritable maître de l'administration fédérale était l'Hon. Ministre des Travaux Publics. C'est du reste ce qu'admettait implicitement, par leur silence sur cette question, les journaux libéraux à la dévotion particulière des autres ministres.

Il va de soi que les journaux conservateurs se faisaient volontiers les interprètes de ce sentiment. Que n'ont-ils pas dit à l'appui de leurs prétentions ? Mais que davantage ont-ils omis de dire ?

Aucun d'eux, par exemple, n'a signalé les dissidences sérieuses qui se sont mainte fois produites entre Sir Wilfrid Laurier et M. Tarte, sur l'orientation de la politique fédérale ; dissidences qui affermissaient d'autant la puissance du ministre des Travaux Publics dans le cabinet, par l'occasion qu'elles lui fournissaient d'offrir à tout instant sa démission.

Survint la grande victoire de 1900, avec ses problèmes nouveaux et ses dissidences accoutumées. Une fois encore, sur une question particulière, M. Tarte parla de démissionner si ses vues n'étaient pas agréées par le premier ministre. "Mais vous êtes libre de vous en aller, aurait observé Sir Wilfrid Laurier ; rien plus ne vous retient dans le cabinet, M. Tarte."

C'est de ce jour que date virtuellement la crise à laquelle nous assistons présentement. Si la date en est un peu confuse dans mon rêve, elle doit être, par contre, très précise dans le souvenir des deux principaux intéressés. Qu'on la leur demande.

M. Tarte a lui-même admis ne s'être jamais désintéressé d'une question administrative susceptible de quelque résultat appréciable pour tout le pays, même quand une telle question ressortissait à un autre département que le sien propre. Ses collègues ont jugé que c'était une immixtion indue dans leurs affaires ; et Sir Wilfrid Laurier n'était pas plutôt parti pour Londres qu'ils se sont mis, à leur tour, avec un ensemble résultant apparemment d'un pacte, à donner une attention toute particulière au ministère des Travaux Publics.

Cette attention a été poussée jusqu'à contrecarrer souvent les vues de M. Tarte et lui enlever pratiquement l'administration de son département.

Il ne suffirait pas à mes contradicteurs éventuels, pour discréditer mes révélations, de dire que je rêve ; il leur faudrait établir que je rêve de travers. Qu'on obtienne plutôt du gouverneur-général la permission pour M. Tarte de tout dire, et l'on verra si je l'ai, la clé, la vraie clé des songes.

L'oniromanie, il n'y a que ça pour débrouiller une situation politique, et voici, de plus, ce qu'elle m'a appris : c'est que la fameuse lettre de Sir Wilfrid Laurier à M. Tarte n'émanait pas directement du premier ministre, mais qu'elle a été, dans son esprit comme dans sa forme anglaise, le résultat d'un "round-robin" adopté par les au-



tres collègues du ministre des Travaux Publics. Si j'ai bien saisi dans la nuit les traits de l'homme qui l'a écrite, c'est M. Fielding. Que le gouverneur-général l'autorise à parler lui aussi.

Et, à ce propos, n'a-t-on pas été frappé de certaines incohérences qui, dans la susdite lettre, indiquaient assez clairement qu'elle avait été mutilée, par la suppression de quelque passage jugé impolitique peut-être, suppression qui a nui aux transitions. Si Sir Wilfrid en avait été l'unique auteur, aurait-il pu oublier d'adresser à M. Tarte un mot de remerciement pour ses services passés ?

Le gouverneur-général devrait autoriser Sir Wilfrid à nous entretenir plus longuement de cette affaire.

Le jour ou plutôt la nuit qui a vu la chute de M. Tarte — "Quomodo cecidisti lucifer ?" — ici le mot est pris dans son acception propre qui est celle d'étoile — j'ai été transporté en songe à Ottawa, et de mes oreilles de voyant j'ai entendu une voix qui appelait de terribles maheurs sur Israël, pour le jour où il s'éloignerait des voies du seigneur. (Ici encore le mot "seigneur" est pris dans son acception vraie qui est celle de maître).

Et cette voix disait : "If Tarte only moves a finger..... Si Tarte s'avise seulement de bouger et qu'il essaie de compromettre quelqu'un d'entre nous, nous le démolirons à Montréal, à l'aide d'un nouveau journal libéral ; nous lui enlèverons la "Patrie", qui n'est pas à lui, moralement ; nous le démolirons en Chambre, à l'aide d'une enquête comme celle qu'il a lui-même provoquée au ministère des Travaux Publics, au temps de Langevin ; nous le démolirons dans l'Histoire en révélant ce qui a été fait dans la construction de la ligne télégraphique du Yukon ; nous

Ce que dans mon rêve j'ai entendu, cette nuit-là, de mes oreilles de voyant, m'a fait voir de mes yeux, cachés sous mes mains crispées d'effroi, des équipes entières d'ouvriers pendus comme des brochettes de poissons aux fils électriques entre deux poteaux de télégraphe, au Yukon ; un spectre ressemblant à M. Tarte se défendait frénétiquement à coups de sacs d'argent ; et le même spectre s'accrocher comme sur un gibet à une fenêtre garnie de barreaux de fer.

Ah ! si monsieur Fitzpatrick et monsieur Sifton obtenaient, eux aussi, du gouverneur-général, la permission de s'en ouvrir au public.

Seulement, beaux ténébreux que vous êtes tous, ne parlez pas tous ensemble.

Pour clore ma petite revue et lui donner un air philosophique propre à me gagner l'estime des gens sérieux, quelques mots d'actualité tirés du livre de la sagesse. (Encore une désignation prise dans son acception académique).

Cessons nos luttes fratricides. — Mercier.
Plus il y a d'esprit de parti, moins il en reste. — Prud'homme.

Il n'est pas toujours bon d'être trop politique. — Rotrou.

La politique ment pour tromper le peuple et vivre de lui. — Lamennais.

Les politiques ne manquent pas d'alléguer la raison d'Etat pour autoriser tout ce qu'ils font sans raison. — St Evremont.

Les alliances politiques sont le champ de la défection et de l'ingratitude. — Proudhon.

Les amitiés politiques sont souvent des haines en commun. — Petit-Senn.

Méfiez-vous en politique des visages pâles et des gens qui n'ont ni poil aux pattes ni cheveux sur la tête. — Devery.

Le langage des hommes politiques n'est trop souvent que l'appât mis à l'hameçon. — La Rochefoucauld.

Le règne de la Justice est plus proche que les apparences ne le font croire aux politiques à courte vue. — Vacherot.

L'immobilité en politique est impossible ; force est d'avancer avec l'intelligence humaine. — Châteaubriand.

Le fanatisme politique est aussi étranger que le fanatisme religieux aux principes de justice et aux sentiments d'humanité. — De Segur.

La diplomatie veut des hommes discrets ; elle permet aux ignorants de ne rien dire, de se retrancher dans des hochements de tête mystérieux. — Balzac.

Les partis commettent en masse des actions infâmes qui couvriraient un homme d'opprobre. — Balzac.

La diplomatie a deux objets principaux : faire son bien et le mal d'autrui. — Lamennais.

Dans une armée la discipline pèse comme un bouclier, non comme un joug. — Rivarol.

Une armée sans discipline est une armée perdue. — De Custine.

Dans tous les pays libres il y a deux partis, celui du pouvoir et celui du peuple. — Benjamin Constant.

Le travail le plus obstiné ne produit rien sans une discipline qui le dirige et un but qui le féconde. — B. Hauréau.

Que de gens ne sont d'un parti que parce que leurs ennemis sont de l'autre. — Mde Rolland.

Les partis ont un merveilleux instinct pour découvrir les faiblesses des hommes éminents. — Thiers.

Ce qui caractérise les partis, c'est d'avoir, sciemment ou à son insu, des intérêts plus ou moins distincts de l'intérêt général. — J. Droz.

Le salut de tous est dans l'harmonie sociale et dans l'anéantissement de l'esprit de parti. — Mirabeau.

L'esprit de parti concentré se transforme en rage incurable. — De Maistre.

Le despotisme de l'esprit de parti ne vaut pas mieux que tout autre. — Guizot.

Une des parties les plus importantes de l'administration intérieure, c'est le gouvernement des domestiques. — P. Janet.

Le gouvernement de l'homme par l'homme, sous quelque nom qu'il se déguise, est oppression. — Proudhon.

Le gouvernement est bien organisé lorsqu'il n'y a point d'hommes ni de champs inutiles. — Henri IV.

L'histoire des gouvernements n'est guère que celle de leurs variations. — Peyrat.

Les voies irrégulières prises par un gouvernement sont des violences qui ne prouvent que la force et non le droit. — Henri IV.

Tous les partis politiques affichent un programme dans lequel ils développent, avec plus ou moins de précision, leurs vues en matière de gouvernement. Le programme développé par certains partis, lorsqu'ils ne sont point au pouvoir, peut subir d'importantes modifications si ces mêmes partis arrivent à la direction des affaires. De là une division naturelle des programmes en programmes réels ou sérieux et en programmes menteurs, destinés à faire illusion au public et à dissimuler sous des mots pompeux un régime à l'ombre duquel la paix règne momentanément dans la rue, mais où les finances et l'administration sont livrées au gaspillage et au plus effréné désordre. — Larousse.

Qu'importe d'avoir contre soi la calomnie lorsqu'on a pour soi la logique. La calomnie passe, la logique reste. — Emile de Girardin.

Pour être loyal et franc il faut dire toujours la vérité, mais non pas toute la vérité. — Boitard.

L'ingratitude est le prix dont on paie aujourd'hui les bienfaits. — Homère.

On naît libéral, et si un homme ne fait que le devenir, il cessera de l'être un jour. — Laurier.

La liberté ne serait bientôt qu'un vain mot, si elle laissait sans contrôle ceux qui ont la direction du pouvoir. — Laurier.

Les partis politiques ne sont que des enclos destinés à parquer le bétail électoral. — Châteaubriand.



LETTRE D'EUROPE

Le correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 23 octobre, 1902.

Vous semblez, en Canada, avoir pris un tel intérêt à tout ce qui touche de près au vaillant petit peuple boer, qu'il me faut bien, il me semble, vous dire un mot de la dernière visite des généraux



boers à Paris. Je vous envoie à ce propos une des meilleures photographies que j'ai pu trouver, faisant voir Botha, DeLarey et Dewet au balcon de l'hôtel de Hollande. Je vous inclue aussi leur dernière photographie.

Ces généraux boers, effectuant leur tournée en Europe pour appeler l'attention sympathique des nations civilisées sur les souffrances du peuple boer, sont arrivés lundi dernier à Paris, venant de



Belgique, et ont été reçus avec un enthousiasme chaleureux par la population. A l'hôtel de Hollande, rue de la Paix, qu'ils avaient choisi pour résidence, ils ont dû paraître à plusieurs reprises au balcon du premier étage, réclamés et acclamés par la foule. Mais les trois célèbres généraux boers, venus simplement pour exprimer leur reconnaissance à leurs amis français, sont repartis pour Berlin d'où

ils reviendront plus tard faire un plus long séjour en France. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler longuement de la terrible catastrophe du dirigeable "de Bradsky". Construit à la suite des expériences de Santos-Dumont, ce ballon, dont je vous envoie la photographie, a eu le même tort qu'avait eu le "Pax", de M. Sévéro, au commencement de l'année. Partis le 13 octobre au matin, à Vaugirard, où l'aérostat avait été construit, M. le baron de Bradsky et M. Paul Morin, ingénieur, qui avait été son collaborateur dans la préparation de cette malheureuse expérience, étaient entraînés



par le vent dans la direction de la plaine Saint-Denis. Au moment où ils se préparaient à atterrir, les cordes de piano, en acier, qui suspendaient la nacelle à l'aérostat, se rompaient à la périphérie du ballon et les deux hommes venaient se fracasser sur



le sol. Je vous envoie le portrait des deux victimes pris dans la nacelle avant le départ, ainsi que celui de leurs cadavres.

Passant à un sujet plus gai, je crois devoir vous dire un mot de l'oeuvre du compositeur, Gustave



Charpentier, qui a tant fait parler les journaux, le conservatoire de Mimi Pinson. Le mot explique l'oeuvre. La photographie que je vous adresse parle d'ailleurs aux yeux. C'est tout simplement quelques bonnes leçons de musique, de chant et de danse, fournies gratuitement aux petites ouvrières de Paris.



La vignette ci-dessus vous fera voir comment, à Java, l'on fait la chasse aux nids d'hirondelles. Les deux grands territoires de cette chasse sont l'Annam et les Indes néerlandaises. Java est le grand marché. On y voit de hautes falaises remplies de nids d'hirondelles. Tous ces nids vont aux fournisseurs des gastronomes chinois, qui en sont excessivement friands.

Vos journaux ont bien dû annoncer que les élections devaient avoir lieu le 30 novembre, en Grèce. La Grèce est, en effet, un pays de suffrage universel. Comment se font ces élections? Les "urnes" sont des boîtes carrées, divisées en deux compartiments. L'un peint en noir pour le "non", l'autre peint en



blanc pour le "oui". Chaque candidat a sa boîte, sur laquelle il écrit son nom. Maintenant, on vote dans les églises ou les écoles municipales, transformées en sections de vote. On procède au dépouillement au moyen de planches percées chacune de cent trous, dans lesquelles on fait glisser les boules, au fur et à mesure qu'on les retire de l'ur-



ne. Tous ces trous se remplissent en un clin d'oeil, et le candidat a autant de centaines de voix qu'il y a de planches.

En rentrant des vacances, nos députés ont commencé à recevoir la nouvelle médaille d'identité, en argent, frappée à leur intention, qui sera aussi distribuée aux fonctionnaires du Palais-Bourbon. Cette médaille est l'oeuvre de M. Léon Deschamps, à qui elle fut commandée, l'an dernier, à la suite d'un concours. Le roi de Portugal va



être l'hôte de la France pendant environ trois semaines; il se rendra ensuite à Londres, auprès du roi et de la reine d'Angleterre. Carlos Ier a succédé à son père, le roi Louis, en 1889. Il est allié à la famille d'Orléans, ayant épousé, en 1886, la princesse Marie-Amélie, fille du comte de Paris.



Je termine par une photographie vous montrant un convoi de mineurs non-grévistes, revenant de leur travail sous la garde de la gendarmerie à cheval.



Enfin, voici une classe de l'école des gardiens de la paix. Sur le tableau: "Ne répondez jamais



aux injures par des injures, aux menaces par des menaces, et aux coups par des coups." Avis aux policiers canadiens.

LEON ZOR.

M. L'ÉCHEVIN MARTINEAU

Le zélateur par excellence de l'œuvre de la bibliothèque publique à Montréal

Au moment où la question de la bibliothèque publique à Montréal arrive à sa dernière phase, et va peut-être se résoudre dans le sens d'une fin de non recevoir, il n'est que juste de mettre en lumière, pour l'édification des générations futures, les vues de celui qui s'est fait au Conseil le zélateur par excellence de cette œuvre patriotique. Voici comment, dans un récent discours, Monsieur l'échevin Martineau résumait toute la question :

"Trois propositions sont maintenant soumises au Conseil pour l'administration de la bibliothèque que les finances de la ville ne nous auraient pas permis de construire d'ici à de longues années, mais que nous verrons bientôt s'ériger, grâce au don si généreux et si désintéressé du millionnaire américain, M. Carnegie. Ces propositions ne sont pas seulement d'une importance capitale, mais basées sur des idées d'ordre absolument différentes, elles soulèvent les questions les plus délicates. Il faut donc les étudier avec le plus grand soin, sans parti pris, comme sans préjugé, en donnant à chaque opinion le mérite d'une sincérité qui la fera respecter de tous ceux qui ne peuvent cependant pas la partager.

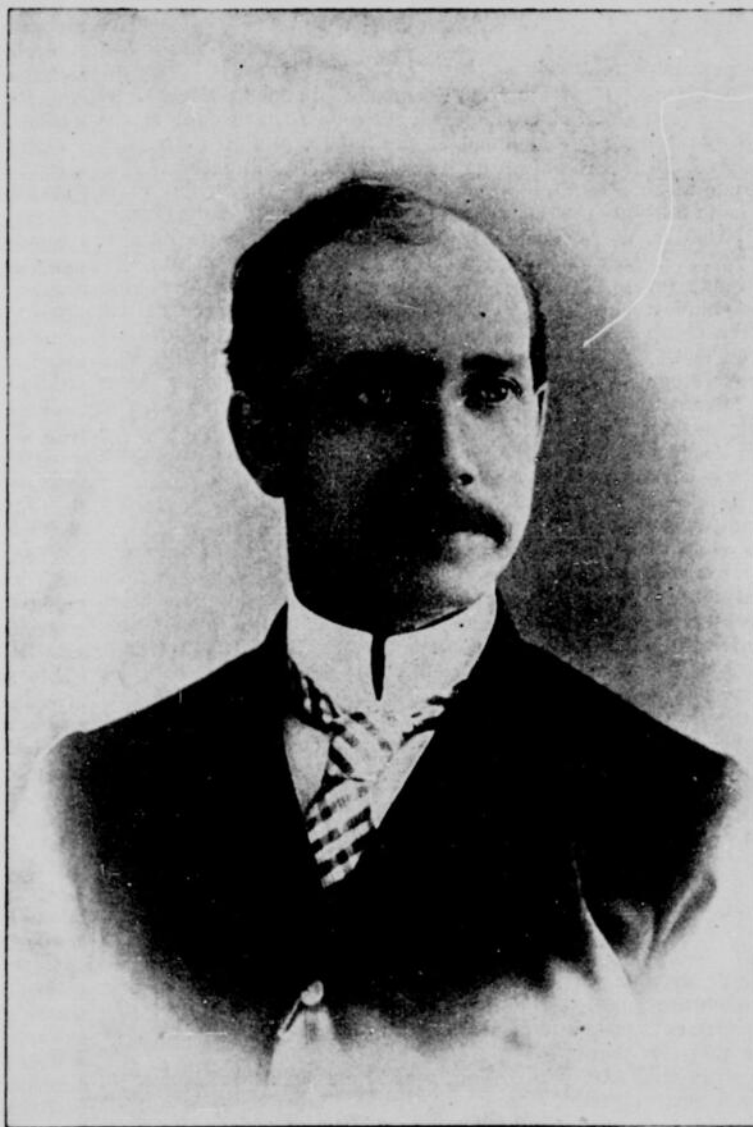
"Voici la question : Quelques-uns veulent ajouter à la commission civique chargée de construire et d'administrer la bibliothèque, un bureau de censeurs; les autres, et je suis du nombre, repoussent toute ingérence étrangère. Et parmi ceux qui désirent des censeurs, les uns veulent y faire admettre un membre du clergé, les autres insistent, au contraire, pour l'exclusion de tout ministre du culte, soit catholique ou protestant. Enfin, un troisième groupe suggère que le Conseil nomme des censeurs, mais qu'il les choisisse dans le milieu qu'il lui plaira, sans restriction aucune de personne ou de qualité.

"Je parlerai d'abord de la motion faite par MM. Giroux et Laporte, à l'effet de nommer comme censeurs le recteur de l'Université Laval, et le principal de l'Université McGill.

"Les raisons avancées par M. Giroux à l'appui de sa motion procèdent de bonnes intentions, mais elles n'en sont pas moins mauvaises. Il a surtout eu tort de prétendre que, pour être bon catholique, il fallait nécessairement voter avec lui. Je ne fais jamais parade de mes sentiments religieux, mais ils sont assez profonds pour sentir combien est injuste cette prétention, et je ne suis peut-être pas un aussi grand catholique que lui, mais je le suis assez pour comprendre les devoirs que m'impose ma religion et pour les remplir dans de semblables circonstances.

"On parle de livres immoraux qu'il ne faut pas mettre entre les mains de la jeunesse. Mais, qui donc songe ainsi à empoisonner l'âme de nos en-

fants ? Qui donc parmi nous voudrait mettre sur les rayons de cette bibliothèque, des livres qu'il ne tolérerait pas dans la sienne, ouverte à chacun des membres de sa famille. Qui donc laisserait étaler sur les tables de lecture ces journaux pornographiques dont ils ignorent même l'existence dans le milieu honnête et chrétien où ils vivent ? Qui, parmi nous, a besoin de censeur pour condamner,



M. L'ÉCHEVIN MARTINEAU

flétrir et prohiber les publications obscènes de ces auteurs, qui sont, eux, connus de tous, tant l'opinion publique s'est émue du scandale que causaient leurs écrits. Il nous faudrait être d'une ignorance que je répudie au nom de tous mes collègues, ou d'une criminalité dont, personne dans cette enceinte ne voudra nous accuser pour justifier les craintes qui viennent d'être exposées.

"L'expérience générale prouve chaque mot que je viens d'avancer, mais il ne suffirait de référer à la bibliothèque du parlement provincial à Québec pour justifier mes assertions.

"Québec n'est-elle pas la ville la plus morale, la plus orthodoxe du pays, et cependant, y a-t-on jamais entendu formuler une plainte contre la manière dont on choisissait les livres dans cette bibliothèque. Or, cette bibliothèque n'est pas administrée par des censeurs, mais par un co-

mité composé des membres des deux Chambres. "D'ailleurs, le bibliothécaire que nous allons nommer, s'il est à la hauteur de la tâche qui lui sera confiée, s'il a conscience de ses devoirs et de ses responsabilités, si à l'instruction il joint l'honnêteté, si à la compétence il joint le discernement, — et c'est un tel homme qui réunira tous nos suffrages, — notre bibliothécaire, dis-je, saura bien nous guider, si nous n'avions pas assez de caractère pour suivre seul la direction que les circonstances exigeraient de chacun de nous.

"D'ailleurs, ne faisons pas plus de zèle religieux qu'il n'en faut, et surtout ne risquons pas d'être ridicules. Car, enfin, conceit-on bien la position d'un prêtre appelé à choisir les livres à côté d'un ministre protestant. En est-il beaucoup qui accepteraient une pareille tâche ?

"Je me résume : Construisons notre bibliothèque, administrons-la nous-mêmes, confiants dans notre honnêteté, notre capacité, notre direction, et si involontairement nous faisons un faux pas, nous saurons reconnaître notre erreur lorsqu'elle nous serait signalée par des autorités compétentes, devant lesquelles nous nous inclinons toujours."

Que si certains, maintenant, se demandent où le représentant du quartier St Denis a puisé son inspiration en matière de bibliothèque publique, nous leur dirons, pour le savoir pertinemment, que c'est à la fois dans les enseignements de l'histoire et dans l'expérience de la seule bibliothèque publique que Montréal ait jamais eue dans le passé. Monsieur Martineau a été quelques années assistant-bibliothécaire à l'Institut Canadien, et pour incomplète qu'ait été son expérience en ce rôle, elle lui assure encore sur tous ses collègues, en matière de bibliothéconomie, une supériorité incontestable.

Quant aux enseignements de l'histoire, s'il n'en a pas la connaissance exclusive, il peut du moins, en sa qualité d'esprit cultivé, les invoquer à bon escient, quand nombre de ceux qui, dans le Conseil, sont opposés à la création d'une bibliothèque publique, ne savent ce que veulent dire ni le mot "enseignement", ni le mot "histoire".

Quelques petites pensées d'actualité pour finir : L'ignorance est la plus dangereuse des maladies de l'âme et la source de toutes les autres. — Bossuet.

Le despotisme perpétue l'ignorance et l'ignorance perpétue le despotisme. — Turgot.

Tout peuple ignorant est un nuage qui commence à fondre au soleil de l'avenir. — Larousse.

Un livre qui renferme des vérités utiles ne périt pas. — Dumarsais.

La science est la lumière de l'entendement, le guide de la vérité, la compagne de la sagesse. — Bossuet.

La science est la connaissance de la vérité. — Herschell.

Sans la science on n'est pas homme de bien complètement. — Ch. Bailly.

L'ANNALISTE.

CIMETIÈRES ET PURGATOIRE

Page littéraire extraite de Chateaubriand et des études philosophiques sur le christianisme d'Auguste Nicolas

(Extrait d'Auguste Nicolas)

L'existence du purgatoire s'appuie sur la nature de Dieu, sur la nature de l'homme, et sur leur rapport.

Dieu s'est révélé par le Christianisme dans trois attributs principaux, qui sont devenus les éléments philosophiques de sa connaissance : la "sainteté" et la "charité", entre lesquelles vient se placer la "justice".

En second lieu, l'union avec Dieu, la possession de Dieu, telle est, grâce au Christianisme, la seule idée que la philosophie puisse encore avoir des véritables destinées de l'homme, du ciel. Or, de ces prémisses découle la première raison du purgatoire fondée sur la nature de Dieu.

En effet :

En tant que saint, la justice de Dieu ne peut admettre d'union immédiate entre son "infinie pureté et nos souillures".

D'autre part, en tant que charité, bonté par essence, il ne peut pas non plus laisser périr à jamais l'ouvrage de ses mains, qui lui demande merci, et rejeter hors de son sein, c'est-à-dire de la félicité et de la vie, des âmes faites pour le posséder, et qui n'en ont pas répudié l'espérance.

De là la nécessité, dans la vérité chrétienne (et nous pourrions dire dans la vérité philosophique), d'un lieu intermédiaire où l'homme achève de se purifier, et qui soit comme le vestibule du ciel.

Cette vie est le champ de notre liberté. Nous pouvons, par le bon usage que nous en faisons à travers toutes les épreuves dont elle est semée, nous purifier, et par là diminuer d'autant l'espace qui nous sépare de Dieu. C'est un purgatoire commencé. Mais il est bien rare, au milieu de toutes les illusions qui se disputent notre volonté et qui la retardent, que nous puissions faire beaucoup de chemin : nous pouvons, au contraire, nous égarer immensément. Or, la bonté de Dieu, qui connaît de quelle argile nous sommes pétris, après avoir fait cette part à notre nature méritante, vient suppléer à notre faiblesse ; et, acceptant le plus faible germe de notre bonne volonté, il la fixe par la mort dans la voie du ciel, et achève lui-même notre sanctification dans le purgatoire par des souffrances qu'il nous inflige en nous les faisant aimer, et qu'il tempère par cet amour même...

Voilà la raison du purgatoire, prise du côté de la nature de Dieu. C'est une conciliation entre sa bonté et sa sainteté, entre sa justice et sa miséricorde.

La raison de ce dogme, avons-nous dit en second lieu, découle de la nature de l'homme.

En effet :

Il est dans la nature morale de l'homme de chercher à se purger de sa faute, et d'aller au-devant de l'expiation. Ce n'est pas un devoir seulement, c'est un soulagement, parce que la faute met l'âme dans un état de désharmonie avec la vérité qui lui est antipathique, et duquel elle tend à sortir au prix même des plus vives douleurs.

Or, comment, par quel moyen l'âme peut-elle se purger de sa faute ?

Ce ne peut être que par la peine.

La faute est la transgression de la justice pour goûter le plaisir qu'elle défend. Sa réparation rigoureuse devrait donc être le retrait de ce plaisir. Mais, comme il ne se peut pas que le même plaisir qui a induit en faute soit retiré, puisqu'il a été consommé dans sa jouissance, c'est par la privation volontaire ou volontairement acceptée d'un autre plaisir qu'on aurait pu goûter dans l'état d'innocence, qu'on satisfait à l'expiation.

Voilà la théorie métaphysique de la pénitence, qu'on peut définir : la privation d'un plaisir permis pour réparer la violation faite à la justice par la jouissance d'un plaisir défendu.

(Le mot "plaisir" est pris ici dans un sens large et philosophique, et par opposition au mot "peine").

La théorie de l'expiation n'a été réalisée que par le Christianisme, et principalement sur la Croix, où "l'innocence même", en subissant "volontairement" les plus cruelles souffrances, a ouvert un trésor de mérites suffisant pour couvrir tous les plaisirs coupables de l'univers...

Par ce moyen donc, — ainsi expliqué, — l'âme

se dégage de la faute qui l'oppressait ; et ce dégageant introduit dans la pénitence qui l'opère une douceur qui en fait aimer les austérités, plus que les vains plaisirs dont elle est l'expiation.

Et comme plus on se rapproche de Dieu, qui est cette justice dont la violation a fait la faute, plus on souffre de cette désharmonie que la faute a élevée entre lui et nous, les ardeurs de la pénitence se trouvent être en proportion de la connaissance que nous recouvrons de lui ; et dans l'autre monde elles doivent être extrêmes, inexorables jusqu'à ce qu'elles aient achevé de combler la mesure du péché...

AUGUSTE NICOLAS.

(Extrait de Chateaubriand)

C'est ainsi que le dogme du purgatoire plonge ses racines dans la nature de Dieu et dans la nature de l'homme, et qu'il tend à rétablir entre elles l'harmonie primitive, détruite par le péché...

Admirable commence entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort ! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine ! Ma vertu, à moi, chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens ; et, de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, de même ma justice est passée en compte aux autres. C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, porté le cœur de l'homme à la vertu ; et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une âme délivrée une place éternelle à la table du Seigneur.

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne : des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riant perspective mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laborieux. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pompiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ornement des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos béni aboutissaient à l'église ou à la maison du curé : ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Évangile : l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : "Guillaume" ou "Pau", "né en telle année, mort en telle autre". Sur quelques-uns : n'y avait pas même de nom. Le laborieux chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu ; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes, pour connaître l'érudition du curé du village ; nous lûmes ces mots de l'Évangile : "Sinite parvulos venire ad me" : Laissez les petits enfants venir à moi.

CHATEAUBRIAND.

LA LÉGENDE DU LISERON

La chaleur est accablante... Sur la grande route, blanche de poussière aveuglante, qui dessèche le gosier, un roulier excité de la voix ses yeux solidement, qui tirent de toutes leurs forces une charrette lourdement chargée.

La charrette contient trois tonneaux, remplis d'une précieuse et inestimable liqueur.

Plus précieuse est la liqueur renfermée dans les tonneaux, que les vins de Sicile, où sommeille le

feu des volcans, et que les élixirs de longue vie préconisés par les charlatans beaux parleurs.

Cette liqueur est divine, car c'est de l'eau, de l'eau pure, qui tombe du ciel.

Les villages voisins n'ont plus d'eau. La sécheresse a tari les sources, et les bouches brûlantes sont altérées. Plus d'eau pour calmer la soif des laborieux, plus d'eau pour cuire les modestes aliments, plus d'eau qu'on atténuait pour laver les plaies des maçades.

Dans le village où habite le roulier, il y a une maison d'humble apparence, près de l'église où croît la giroflée sur les vieux arceaux moussus, et cette maison, c'est la sienne.

Dans cette maison, il y a une mère en pleurs, une vieille mère aux cheveux d'argent. Et cette vieille mère, c'est la sienne...

Et cette enfant, c'est la fille du roulier.

L'homme se hâte de conduire la charrette au village, afin d'avoir des nouvelles de sa petite Marthe, et de distribuer à ceux de son pays l'eau bienfaisante qui calme la soif et qui lave les plaies.

Au carrefour de la Croix-aux-Bœufs, une femme est assise sur le tertre de gazon, au pied de la croix gigantesque, et le gazon est brûlé par le soleil, et le Christ de la croix étend dans le ciel ses deux bras suppliants, et la femme fait signe au roulier d'arrêter un instant ses chevaux.

— J'ai soif... J'ai bien soif... Et le ruisseau est tari... et je ne puis me déplacer, car la fatigue et la fièvre m'accablent...

— Hélas !... Je ne puis pas approcher mes lourds tonneaux jusqu'à vos lèvres... Et je n'ai ni vase ni vaisseau pour vous donner à boire... Comment faut-il faire ?... Dites vite... Car j'ai hâte d'arriver au village, où personne n'a bu depuis plusieurs jours, et où ma fille Marthe se languit d'un mal inconnu !...

— Prends un liseron dans la haie, approche-le du douzill, retire celui-ci, et crois en la miséricorde infinie de Celui qui est l'âme de toute la nature.

— Hélas !... se dit tout bas le roulier, la pauvre femme est affolée par la souffrance... Il n'importe... Contentons-la, et nous repartirons plus allègre, comme après toute bonne action.

Il dit, va cueillir un petit liseron blanc aux veines roses, et l'approche du douzill, qu'il retire... Or, notez ce miraculeux détail : à mesure que l'eau coule, le liseron s'agrandit. Il devient de la grosseur d'un volubilis, puis de celle d'un lis, puis enfin le roulier sent que sa main tient un objet qui pèse le poids d'un verre ordinaire... Et lorsqu'il a approché le gros liseron des lèvres de la femme, et que celle-ci a bu quelques gouttes de l'eau du ciel, il regarde enfin attentivement l'objet qu'il tient, et qui est si lourd, à présent, qu'il lui faut employer ses deux mains pour le soutenir.

C'est un calice d'une valeur inestimable, ciselé par des artistes célestes, dans un argent fin éblouissant à force de blancheur opaline. Une guirlande de liserons s'enlace et serpente depuis le pied jusqu'au bord de la coupe ; et sur le plein du vase, on voit représenté avec une ténuité infinie, un roulier qui offre à boire, dans un liseron, à une femme dont la tête, pleine de douceur et de bonté, est ceinte d'une auréole d'or.

Ébloui, transporté d'admiration, le roulier tombe à genoux, tandis que la Mère de Dieu, — car c'est la Vierge dont il a fait la rencontre, — s'élève vers le soleil dans une gloire irradiante, et que le Christ de la croix soulève légèrement sa belle tête de martyr pour adresser à sa mère un long regard chargé d'amour.

Le roulier serra précieusement le merveilleux vase dans la large poche de sa blouse bleue. Quand il arriva à l'entrée du village, les habitants se précipitèrent vers lui avec des transports de joie, et vinrent puiser l'eau salutaire et bienfaisante. Les trois tonneaux ne purent se désempir. Lorsqu'il eût bu, la petite Marthe descendit sur la place publique, et vint embrasser son père, qui n'osait en croire ses yeux. Elle était devenue soudainement fraîche et rose, et la blafarde maladie l'avait abandonnée pour toujours.

Le lendemain, à l'endroit même où le roulier avait déchargé ses trois tonneaux, une source se forma, une source puissante d'eau douce et glacée ; et depuis plus de mille années qu'eut lieu cette miraculeuse aventure, la source divine n'a jamais tari.

Dans toute la contrée, on appelle toujours le liseron, depuis cette époque mémorable, le "vase de la Mère de Dieu."

MARC ANFOSSI.

ARTICLE DE M. L'ABBE J.-E. PANNETON SUR CHATEAUBRIAND ET AUGUSTE NICOLAS

(Écrit spécialement pour l'ALBUM UNIVERSEL)



M. l'abbé J.-E. Panneton

Voici revenues les longues soirées de l'automne et de l'hiver, où les personnes studieuses aiment, plus que dans la belle saison, à s'occuper de lectures et de travaux littéraires. Il semble qu'en été, la douceur de l'air, la beauté de la verdure, les facilités de la promenade et du voyage, forment des attraités qui nous sollicitent à désertter nos demeures, et nous invitent à nous procurer des satisfactions plutôt physiques qu'intellectuelles.

L'automne et l'hiver, au contraire, par leur température rigoureuse et par leurs jours raccourcis, nous obligent à garder le foyer.

Et que faire alors, surtout pour le jeune homme studieux, pour la jeune fillette studieuse, qui ont reçu une éducation plus ou moins soignée, — car c'est à cette classe de personnes que nous désirons dans le moment nous adresser, — que faire, si ce n'est lire, écrire, étudier ? A propos de lectures, qu'il nous soit permis d'attirer particulièrement l'attention de ces amants de l'étude sur deux beaux ouvrages religieux : nous voulons parler du "Génie du Christianisme de Chateaubriand" et des "Études Philosophiques sur le Christianisme", d'Auguste Nicolas.

Lorsqu'ils parurent, au dix-neuvième siècle, ces deux ouvrages créèrent une sensation universelle dans le monde lettré. Les catholiques, surtout, furent frappés de la beauté des tableaux que renferme le "Génie du Christianisme", et de la solidité des raisonnements dont se composent les "Études Philosophiques".

Cependant, les deux illustres auteurs étaient relativement jeunes à l'époque de l'apparition de leurs livres ; ils n'avaient qu'une trentaine d'années. Tous deux, inspirés par le même esprit, tendaient au même but : manifester la "divinité" du Christianisme.

Mais, comme les trois saints de Lafontaine, ils eurent devoir prendre des routes diverses. L'un, Chateaubriand, connaissant son talent de peintre—talent supérieur que les critiques étrangers reconnaissent comme les Français—consacra son pinceau magique à peindre les beautés de la religion chrétienne.

En effet, il y a dans son immortel "Génie" des peintures tellement ravissantes que l'on ne sait lesquelles des beautés il faut le plus admirer, ou celles de la forme ou celles de la religion. Après avoir contemplé ces magnifiques tableaux, l'âme est prise comme par un charme. Elle se répète à elle-même la conclusion finale de l'illustre apologiste : Puisque la religion chrétienne est si belle, puisqu'elle offre tant de lumière et de consolations, puisqu'elle a doté le monde d'institutions bienfaisantes si nombreuses et si diverses, elle doit être divine et ne venir que du ciel. La terre est incapable de produire de pareilles plantes.

Aussi, plus d'un de ces beaux tableaux ont eu l'honneur d'entrer dans l'histoire, et de compter parmi les plus précieux bijoux que renferme cet écriin qui s'appelle "La Littérature française."

Presque toutes les langues de l'Europe, en s'appropriant le "Génie du Christianisme" par la traduction, ont cru avec raison s'enrichir et se donner un nouvel ornement.

Les temples et les chaires catholiques, de leur côté, n'ont pas dédaigné de faire résonner leurs échos de ces charmantes descriptions, de ces grandes pensées, de ces sentiments religieux qui ornent les pages de l'immortel chef-d'oeuvre.

Le second de nos apologistes de la religion, Auguste Nicolas, bien que plein de foi et naturellement doué lui aussi du talent d'écrire, avait cependant une tournure d'esprit différente de celle de Chateaubriand. Il se sentait surtout attiré vers les études philosophiques. Ayant choisi, par goût,

la carrière du Droit, il exerçait sa profession d'avocat au barreau de Bordeaux, en France, lorsque l'un de ses amis le pria un jour de le consoler de la mort d'un enfant chéri. Cet ami désolé, jusqu'alors indifférent pour le moins en fait de religion, commençait à réfléchir, et désirait trouver "vraie" la religion catholique. Il demandait en conséquence au juriconsulte éclairé de lui rendre son fils en espérance. Il désirait avoir une exposition suivie, lumineuse de la vérité des dogmes catholiques, et suppliait son ami de lui faire ce travail important.

Auguste Nicolas, dont la foi était vive et profonde, mais qui n'avait jamais rassemblés en un faisceau les preuves de la religion chrétienne, devint anxieux par la crainte de ne pouvoir satisfaire ni son ami, ni la vérité. Il comprit toute la responsabilité qui allait peser sur lui.

Après avoir prié et sollicité l'assistance divine, il commença la rédaction d'une lettre. Mais, au fur et à mesure qu'il écrivait, les pensées et les idées lui venaient comme par enchantement, plus abondantes, plus lumineuses ; l'économie de la religion se présentait au regard de son intelligence sous des aspects qu'il lui semblait n'avoir pas encore aperçus. Il comprit alors que les dimensions d'une lettre ne suffiraient pas à la démonstration que l'Esprit-Saint paraissait révéler à son humilité et à sa bonne volonté. Il résolut donc de composer le livre qui fit et fera à jamais sa gloire devant les hommes, et son mérite devant Dieu ; nous voulons dire les "Études philosophiques sur le Christianisme".

La publication de cet ouvrage eut dans le temps un retentissement considérable, si nous en jugeons par les appréciations éloquentes qu'en firent, entre autres, le Père Lacordaire et Mgr Doucet, archevêque de Bordeaux.

Qu'il nous soit permis de répéter ici ce que nous écrivions il y a quelques années, au sujet de ce maître ouvrage.

La pensée de l'écrivain, souvent haute et profonde, est toujours limpide ; et son style, tantôt simple, tantôt figuré, tantôt sublime, est toujours clair, élégant, nerveux et rapide.

Il aborde avec aisance et souplesse les sujets les plus élevés de la métaphysique et de la psychologie. Les chapitres sur l'existence de Dieu, sur l'existence et l'immortalité de l'âme, sur les miracles et les prophéties, sur la nature humaine, le péché originel, sur la divinité de l'Évangile et de Jésus-Christ, etc., etc., etc., sont de véritables démonstrations, et après les avoir parcourus, on est tenté de s'appliquer les paroles de Pauline dans Polyenete : "Je vois, je crois, je sais."

Nous nous rappelons toujours avec plaisir l'impression vive et profonde que nous fit cet ouvrage lorsque nous en primes connaissance pour la première fois. Nous étions alors au collège, en philosophie, et il y a bien de cela plus de trente ans. Comme celui de la plupart des élèves, notre bagage de connaissances religieuses était fort léger, et nous étions loin de pouvoir nous rendre compte comme il faut de l'économie de la religion. Bien des ombres alors s'étendaient sur notre intelligence, bien des secrets et bien des mystères régnaient au fond de notre âme, lesquels, depuis, se sont éclairés et dissipés. Comme le problème de l'accord de la raison et de la foi nous a paru bien résolu par cet ouvrage inspiré !

De plus, outre les qualités littéraires et scientifiques qui distinguent à un haut degré le livre d'Auguste Nicolas, et apportent à l'esprit de si vives lumières, il y règne un charme spirituel qui touche et captive le coeur. On sent que le philosophe avant d'écrire ses lumineuses conceptions, s'agenouillait devant l'Auteur de tout don, le priant d'imprégner de sa grâce le fruit de sa pensée. Il savait que "Dieu donne sa grâce aux humbles", et que le coeur humble, l'intelligence humble trouve mieux les chemins du coeur que la sagesse humaine.

De là, encore une fois, le "charme spirituel" des "Études philosophiques sur le Christianisme".

Cet ouvrage a fait aujourd'hui ses preuves. Il vient d'être réimprimé pour la vingt-sixième fois. C'est réellement remarquable, pour une oeuvre

aussi philosophique. Il a été traduit dans plusieurs langues étrangères, et les écrivains et les orateurs le citent à l'envi. Évidemment, il a sa place dans la liste des meilleures productions littéraires du siècle dernier.

Un conseil en finissant. Que les élèves de collège en hautes classes, et que les étudiants des professions libérales nous permettent de leur suggérer la lecture attentive du livre dont nous venons de faire l'éloge. Ils se convaincront par eux-mêmes, nous l'espérons, de son réel mérite. Ils sont encore à l'entrée de la vie sociale, et bientôt ils auront à lutter contre les tentations qui assiègent souvent le "coeur" et quelquefois aussi l'"intelligence", au point de vue de la foi. Plusieurs peut-être, obligés de prendre le chemin de l'étranger, entreront dans une atmosphère malsaine, où leur foi se trouvera plus d'une fois mise à l'épreuve.

La connaissance des "Études philosophiques" leur fournira plus d'un argument en faveur de la bonne doctrine, et contribuera en une large mesure à rendre leur foi plus vive et plus active.

J. E. Panneton

LES LARMES ET LA MER

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre.
Une larme tombe, puis une autre.
Toi, que pleures-tu ? Ton doux pays,
Tes parents lointains, ta fiancée.
Moi, mon existence dépeignée
En vœux trahis.

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre.
Une larme tombe, puis une autre.
Semons dans la mer ces pâles fleurs.
A notre sanglot qui se lamente
Elle répondra par la tourmente
Des flots hurleurs.

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre.
Une larme tombe, puis une autre.
Le flux de la mer est grossi
Et d'une saure plus épaisse,
Depuis si longtemps que notre espèce
Y pleure ainsi.

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre.
Une larme tombe, puis une autre.
Peut-être toi-même, ô triste mer,
Mer au goût de larme âcre et salée,
Es-tu de la terre inconsolée
Le pleur amer.

JEAN RICHEPIN.

CHOSSES ET AUTRES

Que c'est inconnaissable, le coeur humain !

Dans la rue, un passant, que vous n'avez jamais vu, laisse tomber de sa poche un mouchoir, un billet... vous l'en avertissez, il se confond en termes de gratitude.

Dans la vie ordinaire, tel homme, auquel vous portez un véritable intérêt, est coutumier de telles fautes de langage qui vont le rendre ridicule ou impossible dans un milieu qu'il veut aborder.

Vous essayez de le mettre sur ses gardes, et voilà du coup un ennemi qui vous traite partout de pédant et de cuistre.

Ne serait-ce pas un nouveau témoignage de l'universelle infatuation littéraire ?

On pourrait dire de ces messieurs de l'Automobile-Club de Vienne que leur esprit est aussi lourd que leur machine. Voici, en effet, la "délicate" plaisanterie qu'ils viennent de faire.

Le jour du passage à Berne, une voiture passa sur le corps d'un brave citoyen de la ville, nommé Bauman. La nouvelle parvenue à l'Automobile-Club, on organisa une collecte qui produisit cinq cents francs, et il fut décidé que cette somme serait envoyée télégraphiquement au "premier mort". Quelqu'un, fin spirituel, y ajouta une invitation à un banquet dans les salons du Club. Bauman, heureusement, n'est pas aussi mort que les club-men ont bien voulu le dire, il va même beaucoup mieux. Reste à savoir si la plaisanterie a été de son goût, ce dont il est permis de douter.



PIETRO MASCAGNI, LE CELEBRE COMPOSITEUR ITALIEN

Qui a fait entendre ses oeuvres au public de Montréal la semaine dernière. Les silhouettes le représentent dans ses différents attitudes de chef-d'orchestre

RÉCRÉATION EN FAMILLE

Le concours du Lion

Le concours que nous avons le plaisir de présenter cette semaine aux lecteurs et lectrices de "Album Universel", sous la forme d'une tête de lion, aura toujours bien le mérite de l'attrait artistique. En effet, la vignette ci-contre représente une magnifique tête de lion.

Seulement, c'est à un autre point de vue que nos lecteurs et lectrices devront se placer pour considérer ce dessin.

En effet, il s'agit de former une phrase avec les lettres placées autour de la tête de lion jointes à d'autres lettres dissimulées dans la tête même. Le lecteur devra indiquer sur le dessin la place des lettres.

REGLEMENT DU CONCOURS.

Les solutions devront, pour prendre part au concours, être inscrites et adressées à TIRESIAS, "Album Universel", Boîte du Bureau de Poste 758, Montréal, (mettre sur l'enveloppe le titre du concours).

AVIS TRES IMPORTANT.

1o Prennent part au concours tous les lecteurs de ce journal et de ses reproductions. — 2o Aucune des solutions ne sera rendue. — 3o En cas d'"ex aequo", les noms des gagnants seront tirés au sort. — 4o Seront seuls publiés les noms sortis au sort. — 5o Toutes les solutions envoyées devront être rigoureusement conformes aux solutions que nous avons entre les mains. Toute autre solution que la nôtre ne pourra être prise en considération. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbre dans les lettres adressées à Tirésias, ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir ; nous déclinons donc toutes responsabilités à cet égard.



CONDITIONS. — Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

Premier prix : Une magnifique paire de boutons à manchettes en or ; deuxième prix : un abonnement d'un an à l'"Album Universel" ; troisième prix : un abonnement de six mois à l'"Album Universel".

Les prix seront donnés aux premières réponses exactes arrivées aux bureaux de Tirésias, "Album Universel", (Boîte Hôtel des Postes, 758).

TIRESIAS.

Résultats du Concours des Grimaces

Il nous faut bien avouer que notre concours des grimaces n'a pas remporté le succès des précédents concours. Et, cependant, nous devons le confesser, c'est nous qui en sommes responsables. En effet, la cause en est aux petits chiffres des secteurs qui n'apparaissent pas assez visiblement.

Tout de même, nous avons reçu une centaine de réponses ; mais bien peu de bonnes.

Comme nous l'avons expliqué il s'agissait de :

1o Découper chacun de ces cercles en six secteurs égaux en prolongeant jusqu'au centre les rayons qui sont amorcés ;

2o Composer, en empruntant un secteur à chaque figure, une septième grimace dont tous les morceaux coïncident, et qui participe des six autres.

Il suffisait de nous indiquer, comme solution, les numéros des secteurs qui composent la septième grimace, dans l'ordre d'assemblage.

SOLUTION.

Voici les chiffres des secteurs qu'il fallait découper pour trouver la septième grimace :

2 — 9 — 17 — 24 — 28 — 31.

Voici les noms des gagnants :

1ER PRIX : M. Georges Labelle, St Jean de la Croix, Montréal.

2EME PRIX : M. François Robitaille, 34 rue Deligny, Québec.

3EME PRIX : Me^{lle} Albertine Marchand, 148 rue Church, Ottawa.

Sur réception d'une carte postale, nous ferons parvenir les prix en question.

MENTIONS HONORABLES.

J. Derbès, 2765 rue Palmyra, Nouvelle-Orléans, Le ; Demula Leduc, Rouse's Point ; J. Arthur Lambert, Victoriaville ; Alfred Roy, Sainte-Germaine, Grand-Rang, Dorchester ; Mélanie Turgen, Rouse's Point, N. Y. ; Sylvia Paré, Rouse's Point, N. Y.

TIRESIAS.

LES CARTES

Notre première partie de whist a tellement intéressé nos lecteurs que nous croyons devoir en publier une autre.

Remarquons d'abord qu'il n'y a rien à la marque. Z tourne le 7 de coeur.

| | A | N | R | Z | |
|-----|---|---|---|---|-----|
| 1. | | | | | (a) |
| 2. | | | | | |
| 3. | | | | | (b) |
| 4. | | | | | (c) |
| 5. | | | | | |
| 6. | | | | | (d) |
| 7. | | | | | |
| 8. | | | | | |
| 9. | | | | | |
| 10. | | | | | |
| 11. | | | | | |
| 12. | | | | | |
| 13. | | | | | |

(a) B doit savoir que son partenaire avait quatre piques et qu'il lui reste 9, Valet et Dame. En second lieu, que X n'a plus de la couleur, et Z le 4 seul.

(b) B connaît le 3 et le 2 chez son partenaire.

(c) Maintenant, B sait que A n'a plus que le 2.

(d) Ne devait-il pas plutôt jouer carreau ?

A et B font 10 levées.

TAFIS-VERT.

L'amoureux déçu songe à l'amour et au mariage comme les infirmes songent à leur infirmité en l'observant chez les autres.

Quiconque tient à la finance, fait des affaires et contribue à la prospérité du pays, est suspect, et toute entreprise qui ne se ruine pas est tenue pour criminelle.

LA FRANCE AU MAROC

PETIT VOYAGE D'ACTUALITÉ

Les dépêches d'Europe font pressentir des complications au Maroc. C'est le temps de visiter ce pays.

Dans la langue du pays, le Maroc s'appelle El Moghrib ul Aksa (ou El Maghreb el Aksa), c'est-à-dire "l'Extrémité de l'Occident." Le nom de Maroc que nous lui donnons vient de l'italien Marracco, corruption de Marrakech, une des capitales.



La ville de Ceuta

Au temps des Romains, tout le nord-ouest de l'Afrique, depuis la Tripolitaine jusqu'à l'embouchure du fleuve Noun ou Draah, limite méridionale du Maroc actuel, ne formait qu'une seule région indivise, comprenant à l'est l'Afrique proconsulaire ou pays de Carthage avec la Byzacène et la Tripolitaine, à l'ouest la Numidie avec Constantine pour capitale; plus à l'ouest encore, les trois Mauritanies; la Sittienne, capitale Sétif; la Césarienne, chef-lieu Cherchell; la Tingitane, capitale Tanger. A ce tout les Arabes donnèrent l'appellation d'El-Maghreb (l'Occident) et les Européens celui de Berbérie, ou vulgairement, mais à tort, Etats barbaresques.

Le Maghreb s'étend du détroit de Gibraltar aux frontières d'Egypte. Il porte, en arabe, les dénominations de Maghreb el Anoula (Tunisie), Maghreb el Aouçat (Algérie), Maghreb el Aksa (Maroc). Ce dernier, dans ses limites actuelles, correspond à une partie de l'ancienne Mauritanie Césarienne, à la Mauritanie Tingitane et à la Gétulie. Il fut, aux temps les plus lointains dont l'histoire fasse mention, occupé par les Carthaginois, puis il passa aux Romains, puis aux Vandales. Les généraux de Justinien, empereur d'Orient, s'en emparèrent au sixième siècle de notre ère. En 607, les califes, successeurs de Mahomet, en devinrent les maîtres. Des chefs arabes s'y saisirent tour à tour du pouvoir et fondèrent les dynasties successives. La dernière, celle des Alides ou Hosteni, date du sixième siècle. Elle eut pour fondateur Mouley-All et règne encore de nos jours.

L'avenir de cet empire est, pour tous ceux qui connaissent les questions africaines, à prévoir dès maintenant. Il doit échoir à l'un des prétendants qui convoitent cette succession et se l'arrogent, soit qu'elle passe tout entière à un seul, soit qu'ils se la partagent. Ces prétendants sont: 1o et 2o l'Espagne et la France, dont les titres historiques et géographiques, véritablement sérieux, ne peuvent se contester; 3o l'Allemagne, qui, dans le passé et le présent, ne saurait invoquer aucun lien la reliant de la façon même la plus éloignée au Maroc, mais qui entre dans la question marocaine en tiers dangereux; 4o l'Angleterre, dont les appétits ne sont pas moindres; elle invoque son occupation de Tanger au dix-septième siècle pendant vingt-deux ans, de 1662 à 1684, et, en attendant, plus remuante que tous les autres Européens au Maghreb el Aksa, y consolide son influence; 5o l'Italie, qui a les yeux sur la Tripolitaine et les en détourne parfois pour regarder Tanger; 6o le Portugal, qui posséda cette dernière ville en 1471 sous Alphonse V, surnommé l'Africain, et qui exerçait alors ses droits au tribut sur nombre de provinces, villes et villages du Maroc.

La France est la voisine immédiate du Maghreb el Aksa par ses possessions d'Algérie. Elle a

d'ailleurs à poursuivre la rectification des limites fictives qui ont été données à son territoire africain au nord-ouest, par la convention de 1845, au lendemain de la bataille de l'Isly.

De l'aveu même des Anglais, elle est donc comme l'héritière présomptive la plus légitime de cette partie de l'Afrique.

Les villes du Maroc peuvent se grouper en deux catégories différentes, suivant qu'elles s'élèvent sur la côte ou qu'elles sont situées dans l'intérieur des terres. Généralement, les premières ont un léger caractère de cosmopolitisme qu'on ne retrouve pas dans les secondes; cependant, il ne faudrait pas déduire de là qu'il y ait entre les unes et les autres une bien grande différence. La vérité est que dans toutes l'on rencontre cet aspect d'abandon, de nudité, de tristesse, de saleté qui caractérise les races musulmanes.

Parmi les villes situées dans l'intérieur des terres, nous devons citer d'abord la capitale principale, Fez, puis Maroc (Marrakesh en arabe); ensuite Ouezzan, Méquinez, Tarudant, Guélmime ou Aougélmime, Tamagrout; au contraire, sur la côte, les principaux centres de population sont Tanger, où réside le corps consulaire, El Arisch ou Larache, R'bat, Salé, Casa-Blanca (Dar-Beida), Mazaghan, Saffy, Mogador. Parmi les oasis, nous citerons seulement Tafilet et Figuig.

Fez, celle des deux capitales du Maroc où habite le plus souvent le sultan actuel, est une vieille ville d'environ soixante mille habitants, scindée en deux quartiers tout

à fait séparés ayant chacun leur enceinte spéciale; le Fez actuel est donc en réalité la réunion de deux villes distinctes: le Fez neuf (Fez el-djedid) et le vieux Fez (el-bali). Une muraille en pisé, crénelée, munie de tours, haute de cinq à six verges, large de deux, avec des retraits et des saillants qui permettent un certain flanquement, l'entoure d'une enceinte continue.

Bâtie à deux miles du Sebou et arrosée par deux ruisseaux qui lui assurent le luxe d'une végétation puissante, la résidence de l'empereur est, sans rivale, la ville par excellence du Maroc. Bien qu'à vrai dire elle ne demeure plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle fut jadis, on y trouve encore un mouvement qu'on rencontre seulement sur deux ou trois autres points de l'empire, à Tanger et à Maroc, par exemple.

Des cinq ou six cents mosquées — peut-être mille — que posséda Fez au temps de sa splendeur, il n'en reste qu'une centaine; mais la qualité fait oublier la quantité.

Sur la côte et en commençant par la Méditerranée, la première ville un peu considérable et dont nous ayons à faire mention est Tétouan, sur laquelle la campagne espagnole de 1860 a appelé l'attention publique. Située à une dizaine de miles de la mer, dans la vallée de l'Oued Bas, Tétouan est entourée de bonnes murailles et protégée encore par une citadelle qui lui donne une certaine valeur comme place forte. Le commerce, presque en entier aux mains d'Algériens venus de la province d'Oran, y est re-activement florissant et embrasse les produits que nous avons signalés déjà à propos de Fez et de Maroc: on y exporte une quantité considérable d'oranges, et on y distille une eau-de-vie médiocre, qui est assez estimée en Espagne.

Le mellah (quartier) juif est entouré de murail-

les et forme une seconde enceinte dans la première. Les Juifs de Tétouan constituent environ le quart de la population urbaine et en possèdent presque toutes les richesses. "Leur quartier, où ils jouissent d'une certaine autonomie, se distingue des autres par une propriété relative, leurs maisons sont plus confortables, leurs costumes plus riches; les jours de fête, leurs femmes, dont on célèbre la beauté, sont couvertes d'or et de soie. Tétouan est un des centres du monde israélite."

On n'oublie jamais, quand on l'a contemplé une fois, le coup d'oeil pittoresque, féérique, qu'offre la ville de Tanger quand on l'aborde du côté de la mer. Au fond d'une petite baie où la mer bleue n'a pas une lame, se dresse en amphithéâtre un fouillis inextricable de maisons blanchâtres, d'où se détachent çà et là les tours des mosquées. Une vieille forteresse qui, vue de loin, de très loin, paraît encore redoutable, domine cet ensemble de constructions, où toutes les nuances du blanc se fondent avec harmonie. Derrière la ville, au second et au troisième plan et plus en arrière encore, au point où le ciel rejoint les montagnes diaphanes qui bordent l'horizon, on aperçoit des crêtes découpées qui font l'effet de scies argentées.

Quand on aborde, le désenchantement ne tarde point à naître; cependant, pour peu qu'on aime la couleur locale, on est forcé de reconnaître qu'elle se rencontre là d'une façon absolument caractérisée. Un dédale de rues étroites, bordées par des maisons sans autre ouverture qu'une porte de bois, et élevées avec le plus profond mépris de la ligne droite ou de l'alignement, çà et là dans ces murailles continues, quelques percées, quelques entrebâillements sans air ni lumière y représentant des boutiques, des chaussées pleines de trous ou de cailloux saillants, infectées de toutes sortes d'ordures et d'immondices, telle est l'impression que rapporte un Européen d'une première promenade à Tanger.

Vues de la mer, à distance, les villes du Maroc présentent toutes un coup d'oeil séduisant avec leurs façades d'une blancheur éclatante, leurs minarets élancés, leurs murailles qui découpent des lignes crénelées sur un ciel d'azur; mais l'illusion tombe dès qu'on y entre.

Une étude sur les villes du Maroc serait incomplète si nous ne mentionnions les présidios que les Espagnols détiennent sur la côte marocaine. On

sait que les Espagnols ont donné ce nom aux colonies pénitentiaires qu'ils ont établies aux îles Chafarines, à Alhucemas, à Penon de Velez ou Velez de la Gomera, à Melilla et à Ceuta, et cette désignation, peu honorable en principe, a fini par devenir celle de ces différentes villes elles-mêmes, comme en France "Toulon" est parfois le synonyme de "bagnon".

Trois fois par mois les îles Chafarines, comme Melilla, Penon de Velez et Alhucemas, sont mises en communication avec la



Grand-place de Tétouan



Le cap de Spartel

mère-patrie par un petit bâtiment à vapeur qui, les 1er, 10 et 20 de chaque mois, sort du port de Malaga pour ce service. En soixante heures la tournée doit être faite. Il serait difficile de décrire la révolution périodique causée dans ces îles malheureuses par l'apparition de ce vapeur.

Fez et Maroc sont encore aujourd'hui les centres principaux de fabrication des étoffes, et la première de ces villes a donné son nom au banet

rouge que les Orientaux aiment à conserver même en pays chrétien. On confectionne, dans les deux capitales du Maroc, des tissus variés, des haïks de femmes, des foulards, des turbans, dans lesquels la soie est tantôt l'unique fond de la trame et tantôt se mélange à la laine ou aux fils d'or et d'argent.

Les tapis sont une espèce de tissu qui a gardé au



Porte de la ville de Tanger

Maroc une place marquée dans la fabrication locale. Il n'en peut être autrement en un pays où une partie considérable de la population vit encore sous la tente et dans lequel, par conséquent, la nécessité d'avoir un préservatif contre l'humidité ou la trop grande sécheresse du sol apparaît chaque jour. Dans ces grandes maisons nues qui constituent les habitations mauresques, les tentures sont le seul luxe à la mode, le seul luxe autorisé; il était donc naturel que l'industrie cultivât avec soin un des rares débouchés offerts à son activité.

C'est à Maroc, à R'bat, à Casa Blanca que se font les plus beaux tapis du Maghreb, et les produits de ces centres de fabrication, en dehors de leur solidité, ont de réelles qualités artistiques. Si les dessins n'ont pas la grâce, ils ont la variété de couleur, un certain fouillis de teintes vives qui plaît à l'œil. A Tétouan et à R'bat, on confectionne également une assez grande quantité de sparterie pour les habitations où les tapis constitueraient un luxe trop dispendieux.

La confection des armes est encore une des branches de l'industrie marocaine, qui a conservé une réelle importance. Encore que l'Europe ait récemment introduit dans l'empire chérifien une quantité considérable de mauvais fusils se chargeant par la culasse, d'armes de Liège en particulier, l'Arabe s'en tient encore à son long "moukhalah" corcé de cuivre, agrémenté de verroteries, de clinquant et d'amulettes variées.

On fabrique donc toujours de nombreux fusils à Fez et à Méquinez, surtout à Tétouan, et comme le principal mérite d'une arme à feu, pour un Arabe, est de faire beaucoup de bruit et beaucoup de fumée, les "flingots" primitifs des armuriers marocains conserveront longtemps sur les autres une prépondérance notable.

Les armes blanches ont également leurs ouvriers, et cette industrie, qui tend à diminuer d'importance dans le vieux monde, s'est conservée intacte dans un pays où le combat corps à corps garde encore tout son prestige et sa faveur.

L'imagination des artistes se donne libre cours pour la forme à donner aux lames; cependant, trois types sont surtout employés: le sabre droit et court, le couteau droit que l'Arabe porte toujours dans une gaine suspendue à son côté et qui lui sert indifféremment à couper des figues ou la tête de son ennemi, enfin la lame dite de "Damas", yatagan recourbé avec lequel on sabre d'avant en arrière. Les fourreaux, bibliquement pri-

mitifs, se composent généralement soit d'une pièce de bois unique, forée au diamètre de l'arme quand il s'agit d'un poignard de courte dimension; soit, quand ils sont destinés à des sabres, de deux planchettes juxtaposées, évidées intérieurement, pour laisser passer la lame, et réunis au moyen d'anneaux de cuivre ou de fer-blanc grossièrement soudés.

L'armurerie et la joaillerie se tiennent de fort près au Maroc. Le même ouvrier qui soude un canon de fusil sait étirer les fils d'or et d'argent employés soit pour tisser les étoffes riches dont nous parlons tout à l'heure, soit pour broder des turbans, des haïks de femme ou même ces babouches devenues si communes qu'elles coûtent aujourd'hui moins cher prises aux magasins du Louvre ou du Bon Marché que chez le "Baeri" le plus authentique de Fez ou de Maroc.

Nous avons vu des bijoux sertis dans un atelier de Tétouan qui n'auraient pas été indignes de figurer dans les écrins de nos meilleurs joailliers, et c'est un des nombreux motifs qui nous font penser que, sous un autre régime, le Maroc pourrait voir des jours plus prospères; mais comment l'industrie des métaux précieux se développerait-elle en un pays et avec une religion où il n'est permis de mettre de l'or et de l'argent que sur son sabre?

Les divers travaux de poterie sont aussi une des spécialités du Maroc, et l'on constate dans cette branche d'industrie que



Cavalerie marocaine

Quant aux poteries marocaines, elles ne brillent généralement ni par l'élégance ni par l'harmonie de la ligne. Certaines, cependant, ont des contours pittoresques qui ne manquent que par de grâce.

Mais, la plupart du temps, l'aspect est lourd. La partie ornementale n'a guère plus de valeur que la composition; à part quelques exceptions où des combinaisons, soit de caractères arabes, soit de lignes géométriques, donnent des effets plutôt curieux que réellement beaux, les dessins n'ont ni style, ni caractère.

Ce que nous venons de dire des poteries peut s'appliquer aux meubles qui se fabriquent à Tétouan. Bien que divers voyageurs, et parmi eux l'abbé Godard, affirment que cette partie de l'industrie marocaine demeure remarquable, nous nous permettrons de contredire "de visu" ces assertions. Toutes ces petites tables à couleurs multiples, ces étagères à dessins bizarres, ces découpages, ces dents de scie, ces arcades nous paraissent manquer de caractère. Inutile de dire que nous jugeons ici à un point de vue purement européen. Peut-être les architectes du Maroc, si on les conduisait à Athènes, trouveraient-ils le Parthénon d'un goût pitoyable; c'est évidemment affaire de sentiment et d'éducation.

Là où l'industrie marocaine se montre d'une supériorité plus réelle que dans la confection du meuble, c'est, à notre avis, dans la préparation des cuirs. Le tannage et la mégisserie n'ont pas de secret pour les habitants du Maroc, en particulier

pour les ouvriers du Tafflet, ce royaume contigu à Figuig, qui touche à notre frontière algérienne.

Les peaux de bêtes sont préparées au moyen d'écorce et d'essences spéciales, qui demeurent, disent les Arabes, uniques pour ce genre de travail; quant aux peaux de chèvre ou de bouc "maroquines", elles ont une réputation universelle sur laquelle il n'est pas besoin d'insister.

Les maroquins à gros grains sont généralement obtenus avec des peaux de bouc, les autres avec des peaux de chèvre ou de chevreau. Leur souplesse est extrême et s'acquiert par une manipulation longue et difficile qu'on ne saurait obtenir, par exemple, chez nous, où le tannage chimique tend à remplacer de plus en plus la préparation végétale.

Ce pays, dont l'industrie se borne aux maigres produits dont nous venons de donner la nomenclature, pourrait chercher dans le commerce la source de profits que lui refuse son peu d'initiative industrielle. Malheureusement, les transactions entre le Maroc et l'étranger, qui s'élevaient jadis à un chiffre considérable, sont tombées aujourd'hui presque à néant. Ce n'est point l'apathie ni l'incurie des habitants qu'il faut incriminer dans cette affaire. La responsabilité d'une situation aussi déplorable revient tout entière au gouvernement chérifien, qui, par ses prohibitions absurdes, ses monopoles injustifiés, son ignorance des plus simples principes d'économie politique, maintient l'empire dans un état de barbarie grâce auquel il peut plus sûrement exercer son despotisme.

En dehors du commerce que le Maroc entretient avec l'Europe, il est en relation pour quatre ou cinq millions de marchandises avec le centre de l'Afrique et avec l'Algérie.

Chaque année, trois ou quatre caravanes quittent les marchés marocains de Fez, de Maroc ou de Taroudant, pour se rendre à Tombouctou, chez les Changgui, les Touareg, au Tafflet. Ces caravanes importent dans l'Afrique intérieure des cotonnades, des draps anglais légers, de couleurs vives; des articles de soie, laine et coton, de Fez; de fausses perles et des grains colorés, de Venise; du corail fin d'Italie; des clous de girofle qui doivent être gros et forts, pour colliers, des épices, un peu de sucre, de la poudre, des armes blanches ou à feu, du tabac, du sel que l'on prend sur le chemin, car il y en a dans plusieurs oasis et dans le Sahara méridional, à Toudéini, à Téchit, à Chingarine; de la quincaillerie européenne et surtout

d'Angleterre, en grande quantité. L'Allemagne fournit des miroirs, des couteaux genouillés à gros manches; la Hollande envoie des hachettes, le Tyrol des boîtes peintes et légères qui se mettent l'une dans l'autre.

Les produits apportés par ces caravanes, dont le voyage n'est qu'une foire ambulante et qui débaltent leurs marchandises à chaque station importante, se trouvent, a et là, contre des nègres, des gommés, de la



La ville de Madilla

poudre d'or, des plumes et des oeufs d'autruche, de

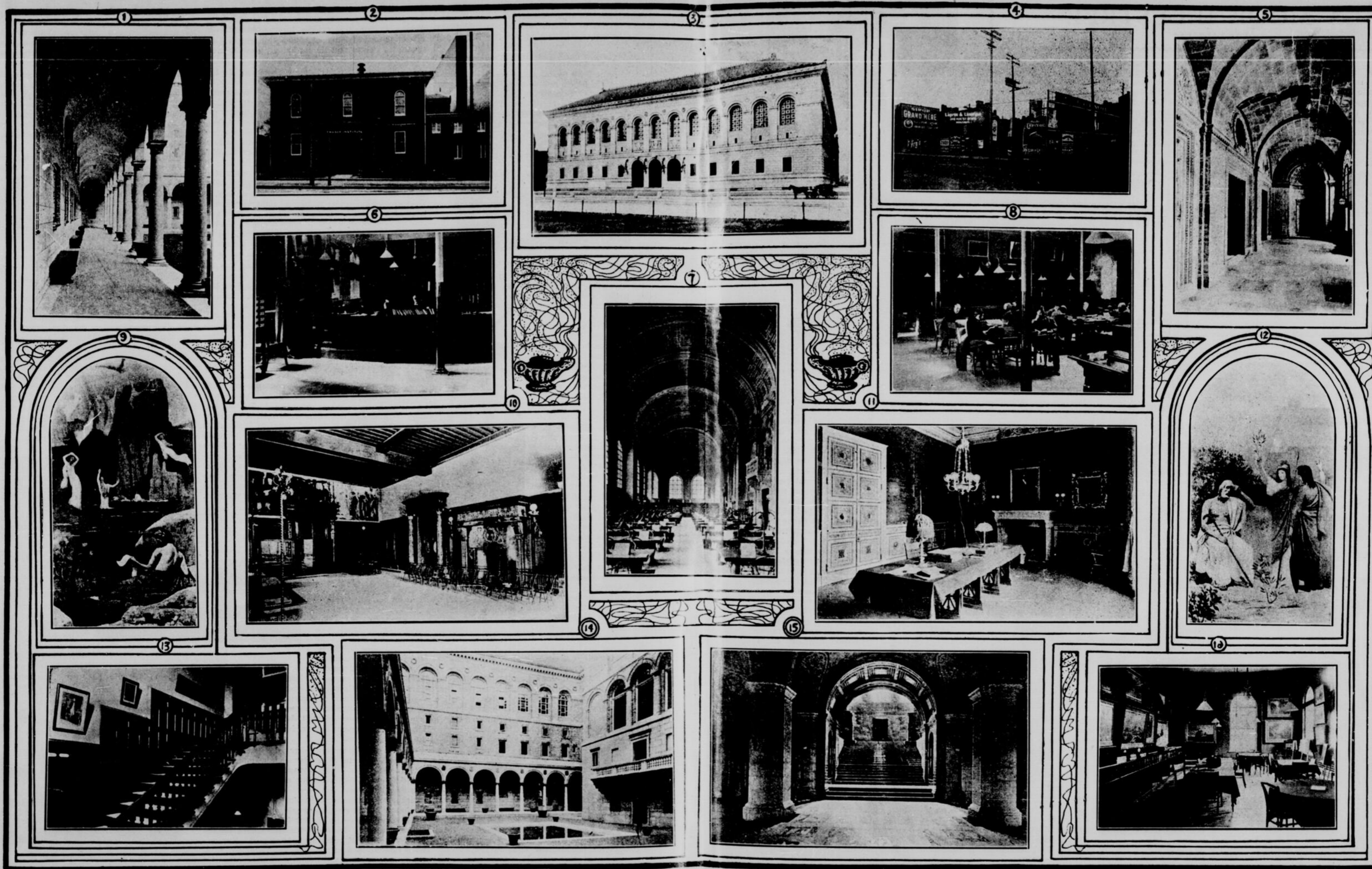


L'architecture marocaine

l'ivoire, du séné et des drogues, de la bijouterie en or de Nigritie, et quelques tissus qui ressemblent fort aux anciennes guipures où le fil s'enroule autour de fines lauières de parchemin. Mais l'authenticité de ces tissus paraît suspecte. Le saïz d'étoffe noire dont les femmes s'enveloppent la tête vient le plus souvent du pays des nègres.

VOYAGEUR.

ALBUM UNIVERSEL



UNE LECON DE CHOSES POUR MONTREAL

Photographies Laprés & Lavergne, artistes-photographes, coin des rues St-Denis et Ontario, Montréal

No 1. LES ARCEAUX DE LA COUR INTERIEURE DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 2. LA PETITE BIBLIOTHEQUE DU FRASER INSTITUTE LA SEULE QUI SOIT OUVERTE AU PUBLIC A MONTREAL. No 3. LA GRANDE BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 4. LE LOT VACANT, COIN DES RUES GOSFORD ET CRAIG, OU S'ELEVERA PEUT-ETRE UN JOUR UNE BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE A MONTREAL. No 5. LE VESTIBULE DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 6. LE BUREAU D'ADMINISTRATION DU FRASER INSTITUTE, DE MONTREAL. No 7. LA GRANDE SALLE DE LECTURE DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 8. LA GRANDE SALLE DE LECTURE DU FRASER INSTITUTE, A MONTREAL. No 9. L'UNE DES PEINTURES MURALES (POESIE DRAMATIQUE) DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 10. LE BUREAU D'ADMINISTRATION DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 11. LE CABINET PARTICULIER DES DIRECTEURS DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 12. L'UNE DES PEINTURES MURALES (POESIE EPIQUE) DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 13. LE VESTIBULE DU FRASER INSTITUTE, DE MONTREAL. No 14. LA GRANDE COUR INTERIEURE DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 15. LA GRANDE PORTE D'ENTREE SOUVRANT DU VESTIBULE SUR LES SALLES DE LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DE BOSTON. No 16. LA PETITE SALLE DE LECTURE DES DAMES, AU FRASER INSTITUTE, DE MONTREAL.

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Mesdames et mesdemoiselles, un nouveau noeud de cravate vient de faire son apparition. J'ai cru devoir vous le donner, cette semaine, pour ce qu'il vaut. Mon rôle, remarquez-le bien, n'est pas tant d'apprécier que de signaler. Je suis la sentinelle placée aux avant-postes du monde des chiffons et dentelles. C'est à moi qu'il appartient de vous prévenir des faits et gestes des "dirigeantes" de la mode.

Mon noeud de cravate s'explique, je crois, de lui-même par les six figures que je reproduis dans cette page.

La figure 1 comporte la manière de faire le premier noeud. La figure 2, c'est le premier noeud fait. La figure 3 vous fait voir comment on passe la cravate dans le col. La figure 4 montre comment il faut passer la cravate dans le lien. Enfin, la figure 5 fait voir le noeud une fois terminé, qui, admettez-le, est d'une séduisante élégance, et surtout a le mérite de la nouveauté.

Je publie aussi deux magnifiques costumes d'automne, dernières créations de Londres.

C'est l'"Illustrated London News" qui me les fournit.

Le costume ci-dessous (fig. 6) est en tissu lainé, garni de broderie japonaise, le "nec plus ultra" du dernier chic.

La figure 7 donne une bonne idée de la dernière mode anglaise pour costumes d'automne. Mes lectrices admireront sans doute l'élégance des garnitures de drap.

Mais la grande question qui nous occupe toutes présentement, c'est le choix des tissus. Quelle est la mode des tissus ?

Les nouvelles étoffes de la saison ont un aspect hivernal des plus suggestifs. Les longs poils

soyeux, duveteux, qui les recouvrent, leur donnent l'air de fourrures moelleuses se prêtant aux diverses fantaisies des façons. Voici tout d'abord le drap zibeline, dont le duvet, serré et soyeux, cache entièrement la trame. Il se fait surtout en loutre, zibeline, grenat, rouge et beige, et dans toutes les variétés de tons que donnent ces diverses couleurs.

Les draps neigeux sont des lainages homespuns sur lesquels se courbe une petite touffe de duvet blanc formant bouclettes. Ces bouclettes donnent absolument l'impression d'une robe couverte de beige.

Les draps diamantés sont frangés de courts poils blancs aux reflets métalliques ; on en fait énormément à fond écossais très sombres.

Plus que l'écossais, les mélangés blanc et noir ont la faveur actuelle. Pour varier l'uniformité résultant de ces deux combinaisons, on a imaginé des quadrillés, des point à point, des fil à fil, grain de poudre, etc., dans lesquels le blanc et le noir sont combinés de façon à produire des lainages tout à fait sombres, d'un gris très clair.

Les grosses étamines de laine sont d'un usage beaucoup moins courant. On en fait d'unies à treillis régulier comme de l'é-

tamine, les laines très tordues, pour laisser à l'étoffe plus de légèreté ; d'autres sont tressées de façon irrégulière, comme de la toile voile, semées de noeuds, de bouclettes de fils duveteux. Puisque nos lectrices cherchent, avant tout, le côté pratique de la mode, nous ne saurions leur conseiller de choisir, pour leur étoffe d'hiver, ce genre de tissu, dont les fils s'accrochent à la moindre aspérité, se tirent et se déforment.

Les étoffes cordées, sorte de grosse flanelle où courent, en cordes, de petits fils blancs réguliers. On en fait surtout en vieux bleu, vieux rouge, vert passé, avec fil blanc.

Enormément, de serges, de diagonales. C'est l'étoffe pratique par excellence ; de même que le drap, on les retrouve à chaque hiver ; les nouveautés les plus séduisantes ne sauraient détrôner ces tissus.

L'hiver, dont nous allons bientôt sentir les souffles avant-coureurs, est la saison où l'on s'habille le plus. Le négligé, que la chaleur a toléré, n'est plus admis. Pour égayer la mélancolie des brumes et des neiges, la mode nous dispense les trésors qu'elle tenait en réserve et qui se sont accumulés grâce aux efforts de ses créatures.

Ce sont d'abord les chaudes fourrures qui, dans leur molle épaisseur, dissimulent le visage frileux des femmes ; les lourds tissus d'hiver que, à force de recherches, l'on a rendus souples et moelleux ; puis les tissus légers et brodés, dont l'incomparable séduction s'épanouit dans la joie et la lumière des salons en fête.

Passons rapidement en revue les mille fantaisies



Fig. 7

de la mode, et voyons un peu les surprises qu'elle nous a réservées.

Nous avons enfin obtenu le costume-tailleur court. Ceci est un point important, surtout pour l'hiver. Depuis quelques années, les jupes, devenant de plus en plus longues, nous demandions avec insistance un costume pratique pour la rue. Cette année seulement on nous accorde une demi-satisfaction. Je dis demi, car nos toilettes habillées seront encore longues ; seul, le costume-tailleur bénéficiera de cette heureuse mesure.

Les lainages de l'été, qui ne pourront pas être employés à cause de leur légèreté, seront remplacés par des tissus beaucoup plus épais, mais aussi souples, et se prêtant avec autant de facilité à toutes les combinaisons de la mode. Les tissus polis et pointillés de teintes différentes, seront très appréciés.

Pour les corsages-chemisettes, les tissus légers sont toujours admis ; ces chemisettes se font de forme très vague, leur coupe se modifie peu. Les grands cols sont tellement portés qu'on les met jusque sur ces petits corsages. Ces cols sont coupés carrés du bas et on les garnit, tout autour, d'un volant de même étoffe. Une large bande de

surah même teinte est nouée devant, sur la fermeture, formant cravate. Pour ces blouses, le blanc, le rouge et le beige crème sont les couleurs à la mode. Le gris, mais un gris argenté et non pas le gris b'enâtre dont la teinte est moins seyante, se porte en quantité aussi bien pour



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5

les costumes que pour les corsages. Les hommes mêmes ont adopté cette couleur ; les gants gris perle sont pour eux la dernière nouveauté, de même que pour leurs cravates : elles doivent être vertes, bleu marine ou rouge foncé. Le vert en toutes teintes, le rouge éteint dit rouge bordeaux, sont aussi des couleurs à costumes.

FALBALAS.



Fig. 6



—Mais, monsieur, voilà le quatrième potage que vous dites ne pas pouvoir manger. Il n'y en a plus d'autres au menu !

—Qu'ça peut me faire ? Quand même y en aurait dix autres, peux pas les manger : n'ai pas de cuillère !

LES ARTISTES.



—Y a pas, mon gros, quand on voit des effets comme celui-là, ça vous donne tout de même envie de travailler.

—J'te dis pas, mon pauv'vieux, mais pourquoi ces fichus couchers de soleil tombent-ils toujours à l'heure de prendre l'absinthe !...

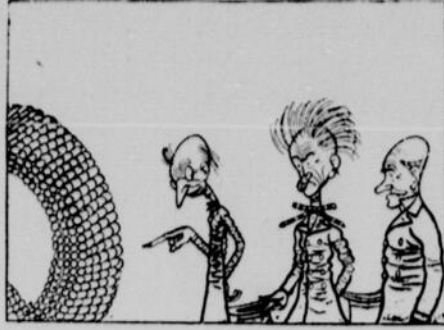
BON MARI.



—C'est cela, j'irai vous voir demain, j'aurai le plaisir de voir votre femme.

—Le plaisir ! Vous ne la connaissez donc pas ?

DE L'UTILITE DES CONGRES.



Le président du Congrès de Sauvetage. — J'ai fait faire cette bouée d'honneur avec les bouchons des bouteilles que nous avons bues pendant le Congrès.

LA FEMME EST LA PLUS BELLE MOITIE DE L'HOMME.



—Je voudrais bien connaître celui dont celle-là est la plus belle moitié.

PROJETS DU CELIBATAIRE.



Je ne suis pas en faveur des familles nombreuses. Aussi, quand je me marierai...



(Quinze ans plus tard). — La vignette ci-dessus ne représente pas la cour d'un orphelinat. C'est la résidence du monsieur qui vient de parler.

DEDUCTION PESSIMISTE.



Madame. — Ca me rend malade de vous voir fumer. Vous savez bien que le docteur a dit que le tabac est un lent poison.

Monsieur. — Voudriez-vous par hasard me voir prendre de l'acide prussique tout d'un coup ?



LE TITI. — Moi, ce qui m'étonne, c'est que je n'ai jamais été volé en omnibus.

LE BOURGEOIS. — Pourtant, ces choses-là arrivent à tout le monde.



LE BOURGEOIS. — Ainsi, tenez, mon pauvre ami, ma montre, que vous venez de prendre dans ma poche, n'est tout bonnement qu'une montre en zinc doré, et comme je suis inspecteur de police, je vais vous faire attraper trois mois de prison. Avouez que, pour une simple montre en toc, vous serez bien volé !...

RECETTE UTILE

CONTRE LES MITES. — On ne saurait prendre trop de précautions en serrant les effets d'hiver afin de les préserver des ravages des mites. Ces insectes se plaisent dans les vêtements remplis de poussière, car c'est dans cette poussière qu'ils trouvent leur nourriture.

La propreté parfaite tant des vêtements que des armoires est indispensable. Il faut passer à l'eau chaude tous les coins des armoires où l'on doit serrer les vêtements d'hiver et les arroser d'essence de térébenthine ; il faut faire de même pour les commodes et les gardes-robes.

Lorsque ce nettoyage est fini, on placera des journaux propres sur les rayons et dans les tiroirs. Les mites ne peuvent sentir l'encre d'imprimerie des journaux.

Choisissez un temps sec, une journée de soleil pour bien aérer vos effets avant de les serrer. Ouvrez bien les paletots, les habits dans les plis, les poches tournées en dehors, secouez-les, battez-les, et brossez-les jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de poussière ; pendez-les ensuite au soleil pendant deux ou trois heures.

Tous les vêtements doivent être réparés avant de les serrer, de façon qu'on puisse les prendre en cas de besoin.

Pliez tous les effets à l'endroit, afin qu'ils ne fassent pas de faux plis. Couvrez-les chacun séparément avec des journaux et mettez-les dans les armoires ou dans les malles destinées à les recevoir, en n'épargnant ni l'aile, ni le poil ou le acmphre.



M. LOUIS FRECHETTE, AUX DIFFERENTS AGES DE SA VIE

Groupe de portraits constitué par M. Quéry, artiste-photographe, de la côte St-Lambert, Montréal

Les ombres chinoises à Montréal

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE DE QUELQU'ACTUALITÉ



Derrière la toile

On prête au directeur de l'un de nos théâtres, à Montréal, l'intention de nous donner, cet hiver, toute une série de représentations d'ombres chinoises. Pour mieux comprendre l'attrait des représentations de ce genre, évoquons le scénario d'une pièce jouée récemment à Paris.



Malvina est une artiste. Elle a de nombreux amis, les uns de coeur, les autres sérieux.

Au lever du rideau, un "clinceiller", comme il est écrit sur l'enseigne, et un gardien de la paix viennent vider un verre et se séparent sur une poignée de main.

Paul et Malvina paraissent et échangent des témoignages d'affection. Il est dans la rue. Elle est au balcon. Ils s'offrent réciproquement leur coeur.



Comme il y a des menaces de giboulées dans l'air, Malvina descend pour apporter à Paul son parapluie et l'embrasse. Elle rentre; mais au moment où Paul va sortir de la scène, il aperçoit le facteur qui vient en boitant. Sa jalousie s'éveille, il se met en embuscade et voit le postier remettre une lettre à Malvina.



Celle-ci la lit avec plaisir, et dans son contentement donne un fort pourboire au facteur, qui se retire enchanté.

Paul se montre alors. Il est furieux et brandit le poing, car il a compris qu'il s'agit pour lui d'un rival. Il va s'élançer sur la perfide, qui rentre chez elle. Mais il se ravise. Il a son idée. Il tire de sa poche une clef gigantesque. C'est celle de la maison de Malvina. Il se dirige vers la porte et la ferme à plusieurs tours pour empêcher qu'on n'entre ou qu'on ne sorte. Il va tenir ainsi l'innocente en prison.



Pendant ce temps, cette dernière reparait au balcon, surveille la scène et rit. Mais Paul, qui semble enchanté de sa vengeance, voit bientôt venir son rival. Il se cache de nouveau et se tient en observation derrière la maison du quincaillier.



Jules arrive en vainqueur, une fleur à la boutonnière, et tenant à la main un gros sac d'écus sur lequel on lit 1,000 francs. Il sonne. Malvina reparait à sa fenêtre.

Son coeur est une rose avec des feuilles pour tout le monde. Elle l'échange de nouveau avec Jules.

Puis elle lui explique qu'elle est enfermée et indique la boutique du quincaillier, qui sait ouvrir les serrures. Jules va quérir l'ouvrier, qui apporte un trousseau de clés et rouvre la porte avec peine, à l'aide d'un énorme rossi-gno.



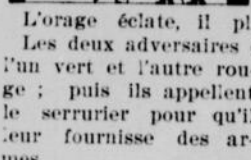
De la coulisse, Paul continue ses menaces. Malvina, descendue de sa fenêtre saute au cou de Jules, qui lui remet son cadeau.



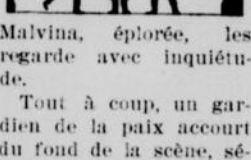
Elle caresse doucement le sac, le pose à terre et exécute devant le veau d'or un pas très expressif.



Au moment où elle va rentrer avec Jules, triomphant, Paul, n'y tenant plus, sort de sa retraite et saute sur ce dernier. Ils échangent leur carte.



L'orage éclate, il pleut à torrents. Les deux adversaires ouvrent leurs parapluies, l'un vert et l'autre rouge; puis ils appellent le serrurier pour qu'il leur fournisse des armes.



Malvina, éplorée, les regarde avec inquiétude. Tout à coup, un gardien de la paix accourt du fond de la scène, sépare les combattants, les prend au collet et



les jette à genoux. Pendant qu'il dresse procès-verbal, Jules le supplie et tâche de l'apaiser en lui offrant une action de Panama. Derrière lui, pour avoir aussi sa liberté, Paul pré-

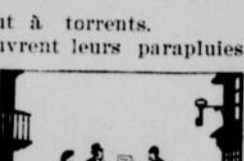


paît. Le gardien de la paix, flatté, devient sensible. Il offre à son tour son coeur, percé de la croix de la Légion d'honneur. Les avances de Malvina le troublent de plus en plus. Il enjoint alors aux deux duellistes de filer au plus vite, l'un à droite, l'autre à gauche.

Resté seul avec sa nouvelle conquête, l'agent triomphant lui offre son bras et tous deux rentrent dans la maison d'un air allègre et d'un pas joyeux.

Telles sont ces "Giboulées de coeurs" mêlées d'avances et d'échanges de coeurs. Elles portent un sous-titre, le "Triomphe de l'autorité", comme dans les romans de Ducray-Duminil.

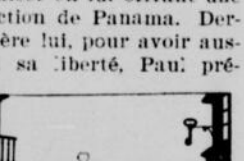
Et maintenant, à ceux qui aiment la révélation des secrets de la coulisse, je dévoilerai certains détails de la mise en scène.



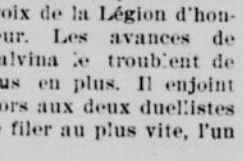
La pluie redouble. Tenant chacun leur parapluie d'une main, leur épée de l'autre, ils ferrailaient, tandis que



deux appareils munis de puissants réflecteurs étaient indispensables: l'un en combustion, l'autre en réserve. C'était une précaution sage. Avec les caprices de la lumière électrique, encore incomplètement domptée, il fallait rassurer l'électricien.



De la sorte, il était tranquille, ayant sous la main



le moyen de parer aux accidents lorsque les points en ignition s'éteignaient brusquement, comme cela arrive quelquefois. Mais il ne devait user à la fois que d'une seule de ses lampes, sous peine de produire des ombres aux bords multiples.

Autres critiques d'une certaine importance, dont profiteront les ombres chinoises à Montréal.

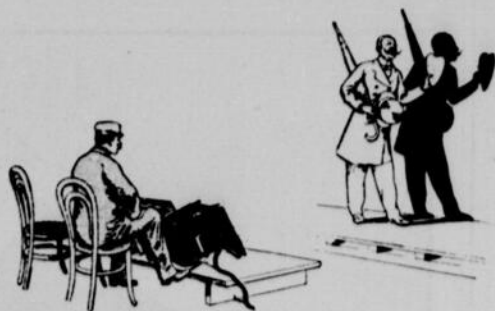
Les artistes à Paris évoluaient sur une large estrade. En les contraignant de passer sur une planche en long et très étroite, exhaussée par exemple de six pouces, ils auraient été forcés de conserver toujours la même distance de la toile. Les "lithouettes" seraient restées de même dimension. Elles auraient gagné en intensité, en rectitude et en fermeté.

Les costumes des interprètes étaient presque tous de couleur claire. La robe de Malvina blanche. C'était une grosse erreur. Pour obtenir des projections d'un beau noir, il est indispensable de ne faire porter aux interprètes que des vêtements d'une tonalité sombre.



Il vint à l'idée de l'impressario parisien d'avoir des photographies instantanées, mais il fut impossible aux opérateurs, placés au centre de la salle, avec une photo-jumelle, de saisir l'acteur au vol.

Ce sera à voir, ces ombres chinoises qu'on nous promet sur l'une de nos scènes à Montréal.



L'appareil électrique

toile métallique placée au-dessus du foyer électrique donnaient sur la toile, en tombant des mailles, les rayures de la pluie.

Est-il besoin de dire que, comme partout, le bruit de la grêle se produisait avec de petits cailloux dans une boîte bien fermée, qu'on recouvrait brusquement? Celui du tonnerre s'obtenait en agitant dans la coulisse une feuille de tôle tenue perpendiculairement à la main par un machiniste.

On peut encore tirer parti des mouches qui, attirées par la lumière, voltigeaient devant l'appareil. Celles qui traversaient la scène sans avoir de rôle étaient projetées, grosses comme des oiseaux. L'orage en devenait ainsi plus fantastique.

Deux appareils munis de puissants réflecteurs étaient indispensables: l'un en combustion, l'autre en réserve. C'était une précaution sage. Avec les caprices de la lumière électrique, encore incomplètement domptée, il fallait rassurer l'électricien.



De la sorte, il était tranquille, ayant sous la main

le moyen de parer aux accidents lorsque les points en ignition s'éteignaient brusquement, comme cela arrive quelquefois. Mais il ne devait user à la fois que d'une seule de ses lampes, sous peine de produire des ombres aux bords multiples.

Autres critiques d'une certaine importance, dont profiteront les ombres chinoises à Montréal.

Les artistes à Paris évoluaient sur une large estrade. En les contraignant de passer sur une planche en long et très étroite, exhaussée par exemple de six pouces, ils auraient été forcés de conserver toujours la même distance de la toile. Les "lithouettes" seraient restées de même dimension. Elles auraient gagné en intensité, en rectitude et en fermeté.

Les costumes des interprètes étaient presque tous de couleur claire. La robe de Malvina blanche. C'était une grosse erreur. Pour obtenir des projections d'un beau noir, il est indispensable de ne faire porter aux interprètes que des vêtements d'une tonalité sombre.

Il vint à l'idée de l'impressario parisien d'avoir des photographies instantanées, mais il fut impossible aux opérateurs, placés au centre de la salle, avec une photo-jumelle, de saisir l'acteur au vol.

Ce sera à voir, ces ombres chinoises qu'on nous promet sur l'une de nos scènes à Montréal.

VULGARISATOR.



La pluie



UNE FANTASIA AU MAROC, PAYS OU L'ON APPREHENDRE INCESSAMMENT DES COMPLICATIONS DIPLOMATIQUES

LE FAMEUX INTERMEZZO

(D'APRÈS L'ORIGINAL)

(Tiré du chef-d'œuvre du visiteur italien distingué qui nous honorera de sa présence cette semaine.)

P. MASCAGNI

Andante sostenuto. (♩ = 54)

Piano.

The musical score is written for piano and consists of four systems of music. The first system begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 3/4 time signature. The tempo is marked 'Andante sostenuto' with a quarter note equal to 54 beats per minute. The dynamics start with 'pp' (pianissimo) and 'm.s.' (mezzo sostenuto). The second system continues the piece with various fingerings and articulations. The third system features a 'pp dolceissimo' (pianissimo dolceissimo) marking. The fourth system concludes the piece with further dynamics and fingerings. The score includes numerous fingerings, slurs, and dynamic markings throughout.

f (Organo interno.)

54 *54*

sentito. *crese.*

The first system of music consists of three staves. The top staff is for the organ, marked with a forte dynamic (*f*) and the instruction "(Organo interno.)". It contains four measures of music with long, sweeping lines. The middle staff is for the piano, starting with a dynamic marking of *54* and the instruction *sentito.*, followed by *crese.* (crescendo). It contains four measures of music with various notes and slurs. The bottom staff is the bass line, featuring complex chordal textures with numerous fingering numbers (1, 2, 3, 4, 5) and slurs.

The second system continues the musical piece with three staves. The organ part (top staff) has four measures with long, flowing lines. The piano part (middle staff) begins with a dynamic marking of *54* and continues with four measures of music, including slurs and various note values. The bass line (bottom staff) maintains its complex, chordal texture with detailed fingering and slurs.

The third system concludes the piece with three staves. The organ part (top staff) has four measures with long, sweeping lines. The piano part (middle staff) begins with a dynamic marking of *54* and includes the instruction *espressivo.* (expressive). It contains four measures of music with slurs and various note values. The bass line (bottom staff) continues with complex chordal textures, including a dynamic marking of *p* (piano) and detailed fingering.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is a vocal line in a soprano clef, featuring a melodic line with various ornaments and slurs. The lower staff is a piano accompaniment in a bass clef, with a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes. The key signature has one flat (B-flat).

The second system of musical notation continues the piece. It features a vocal line and piano accompaniment. The piano part includes dynamic markings such as *p* and *pp*. The key signature remains one flat.

The third system of musical notation concludes the piece. It includes dynamic markings such as *dim.*, *sempre pp*, and *ppp*. The piano part features complex textures with many notes. The key signature remains one flat. A small asterisk is visible at the bottom right of the system.

SON PERE ETAIT UN IVROGNE

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie

L'HISTOIRE DE SON SUCCES



Une partie de sa lettre se lit comme suit:—“Mon père m'avait souvent promis de cesser de boire; il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus fort que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit: 'Il n'y rien à y faire; je ne puis arrêter de boire.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la Tasteless Samaria Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il lui est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et personne ne te prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoules depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie.”

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

Viande Hachée de Clark.

Un aide sans égal pour la ménagère durant la saison des Fêtes. Un produit pur et sain. Viandes choisies. Épices fraîches. Mélange parfait. Donne de délicieuses tartes. Vendue en boîte, par tous les épiciers.



Connaissez-vous les délicieuses Fèves au Lard de CLARK ?

ETONNANT.

La toux est coupée nette par une dose de BAUME RHUMAL.

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE



—Je vais jouer un tour à ce vieux bonhomme... en lui mettant mon chapeau sur le bout de sa canne...



—Saperlipopette !... l'ingénieur de la ville ! ! !... L'ingénieur, bienveillant. — Mais couvrez-vous donc, mon ami... couvrez-vous...



—Tiens ! un chapeau dans votre bitume !... vous surveillez bien mal votre travail, mon ami... Enfin, je passe pour cette fois, mais n'y revenez pas ! ! !...

OUVERTURE.



D'en bas, on aurait dit un nègre.

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame

JUMELLES pour le théâtre
JUMELLES pour la campagne
JUMELLES pour la marine
TELESCOPES terrestre et céleste
LENTILLES et VERRES GROSSISSANTS de toutes sortes
MICROSCOPES et accessoires

PAPE LEON XIII

Les meilleurs artistes du pays préparent, depuis plusieurs mois, ce magnifique tableau. Rien n'a été épargné pour le rendre parfait et convenable dans tous les moindres détails. Sur le coin supérieur, à gauche, se trouve une vue du Vatican à Rome. Sur le coin supérieur, à droite, se trouve un portrait de la cathédrale St Pierre de Rome, la plus grande église du monde. Entre les deux se trouve la tiare portée par le Souverain Pontife. Au centre du portrait, encadré par une grande arche imposante, se trouve un portrait du Pape Léon XIII, d'après sa plus récente photographie, ayant une expression souriante et heureuse. De chaque côté de l'arche, se trouve le calice; au-dessous, des chandeliers contenant des chandelles allumées. Au bas de l'arche, à gauche, se trouve l'insigne du pape et, à droite, l'ostensoire. Au-dessous de ceci et supportant l'arche, des deux côtés, se trouvent deux figures d'anges. Au-dessous de la photographie se trouve un rocher sur lequel est gravée une croix, avec au-dessous, les mots: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle". Ceci convient surtout aux vrais croyants, car le Pape est le descendant direct de Pierre à qui ces mots furent dits, et qui est désigné dans les Saintes Ecritures comme le rocher. Dans le roc, se trouve gravée une croix, l'emblème de la véritable église, ce qui démontre que l'église est bâtie sur un rocher, et ne peut être ébranlée. Sous le rocher se trouvent deux clés en croix jointes à un rosaire, ces objets symbolisent une tablette portant les mots: Pape Léon XIII, en beaux caractères. Sur l'un des côtés de la tablette, sont représentées les portes du paradis, qui sont ouvertes à tous les vrais croyants, et de l'autre côté, sont celles de l'enfer, qui, de même, sont fermées à tous les vrais croyants. Il y a beaucoup d'autres et de beaux symboles appropriés, dans cette reproduction artistique, telles que fleurs, encensoirs, etc. c'est en tous points la plus soignée et la plus coûteuse des reproductions qui ait jamais été imprimée, et elle aura, sans aucun doute, une vente énorme. Toute famille catholique en voudra une, et chaque véritable catholique accomplira une bonne action en portant l'existence de cette oeuvre à la connaissance de ses amis. Elle a été approuvée par plusieurs membres proméniens ou clercs et elle ne peut donner que de la satisfaction. Les commandes feront certes une belle récolte, s'ils commencent à prendre les commandes sans retard. Elle n'y ait pas d'atermoiement. Commencez sans retard. Prix: échantillon, 25 cents, 3 pour 50 cents, 9 pour \$1.00, 50 pour \$5.00, 100 pour \$9.50, port payé.

JAS. LEE,
622 Omaha Building,
CHICAGO, ILL.

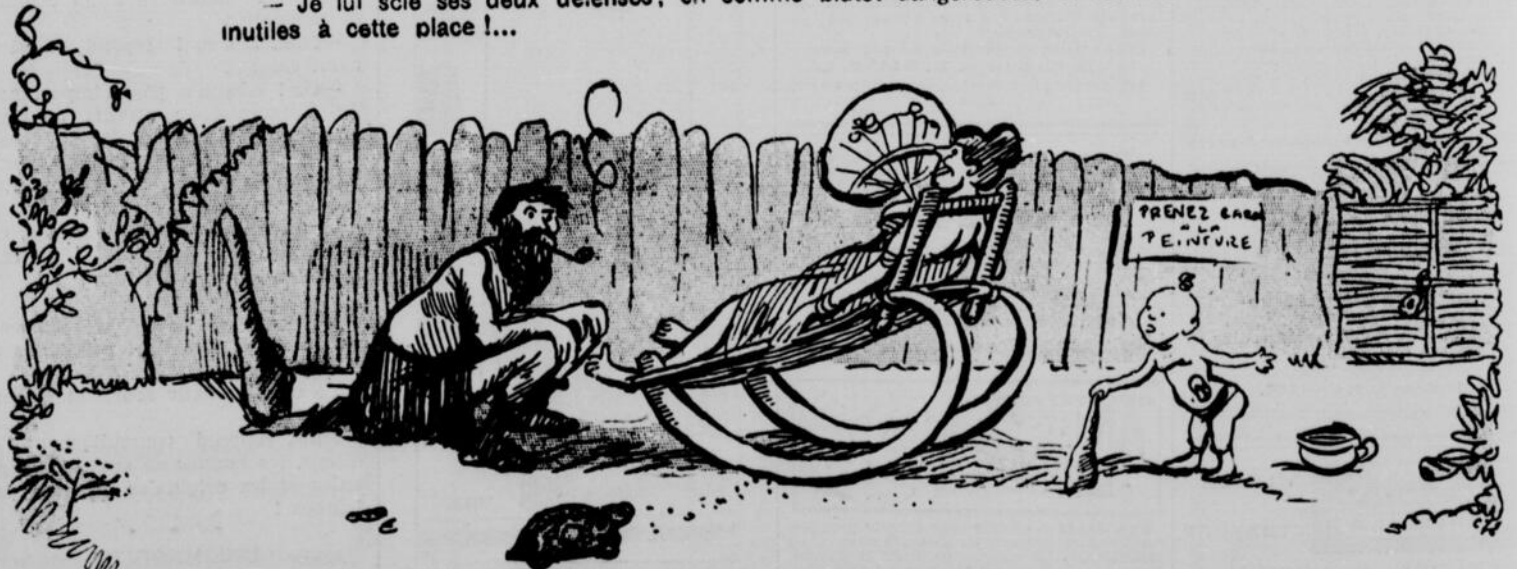
LE TROGLODYTE INGENIEUR, PAR RADIGUET



— Tiens ! Moi qui ne savais pas quoi offrir pour la fête de ma femme !... Ce mammoth me donne une excellente idée !



— Je lui scie ses deux défenses, en somme plutôt dangereuses, et tout au moins inutiles à cette place !...



... Et je construis le premier *rocking-chair*... Pour le jour de l'an du petit, je prendrai sur un autre mammoth de quoi faire la bascule d'un joli petit cheval de bois !